



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

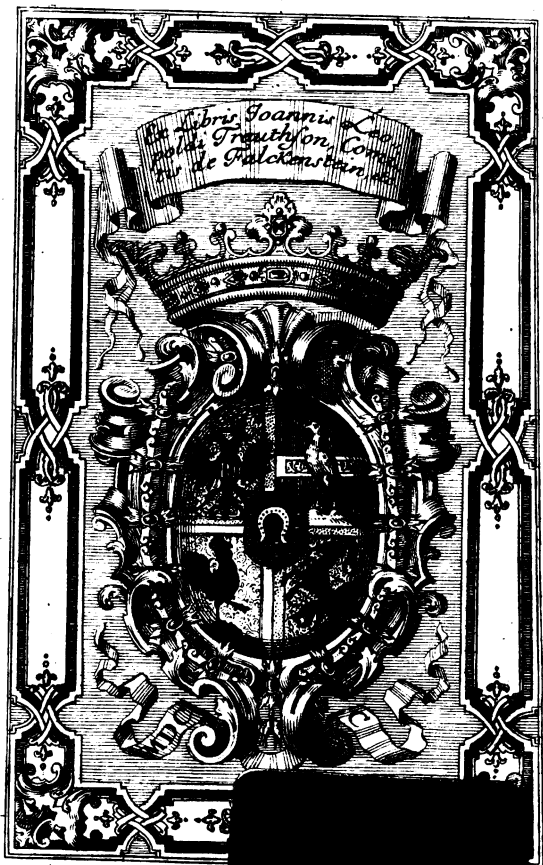
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex Libris Joannis Leo-
poldi Trautson, Comi-
tis de Falkenstein etc.

~~I. XXIV. I. 37~~
BE. VI. 77. 2.

MENTEM ALIT ET EXCOLIT



K. K. HOFBIBLIOTHEK
ÖSTERR. NATIONALBIBLIOTHEK

BE. 6. Zz. 2

MERCURE

GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAVPHIN.

FEVRIER 1682.



A PARIS,
AU PALAIS.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez C. BLAGEART, Rue S. Jacques,
à l'entrée de la Rue du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
A U D A U P H I N.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



SSZSSZSSZ:ESS SZZZ SS

TABLE DES MATIERES contenuës dans ce Volume.

A Vantpropos,	I
Quatre Sonnets sur les Bouts-Ri- més du Flageolet & du Decalogue,	8
Lettre en Prose & en Vers,	15
Reception d'un Historiographe à l'Aca- demie de Peinture & de Sculpture, avec sa Harangue,	23
Le Payen & l'Idole, Fable,	33
Mort de Madame la Marquise de Senas,	38
Mort de M. le Marquis de Raffetot,	41
Histoire,	42
L'Amour devenu aveugle,	61
Audience donnée aux Députés d'Artois,	74
Admissions,	76
Couches de Madame la Comtesse de Gas- sé-Matignon,	81
Lettre en Prose & en Vers,	82
Médaille représentant la Bataille de Cas-	
à ij	

T A B L E.

<i>sel, avec l'Eloge de Monsieur,</i>	92
<i>Abjurations,</i>	102
<i>Mariage de M. le Marquis d'Orville, & de Mademoiselle de Vignacour,</i>	107
<i>Le Verlusant, l'Abeille, & le Vers-à- soye, Fable,</i>	110
<i>Tout ce qui s'est passé touchant l'Affaire de Tripoly jusqu'à la signature de la Paix, avec quantité de particularitez qui n'ont point esté veuës dans les Rela- tions publiques,</i>	132
<i>Epigramme,</i>	194
<i>Ode d'Horace,</i>	195
<i>Mort de M. Tronçon, Conseiller de la Grand' Chambre,</i>	194
<i>M. Doujat monte à la Grand' Chambre,</i>	205
<i>Mort de M. le Comte de Fienne,</i>	207
<i>Honneurs rendus à la memoire du R. P. Iean Eudes,</i>	208
<i>L'Art de setaire,</i>	213
<i>Reception de M. le Comte de la Mothe- Houdancourt, à la Charge de Premier Sous-Lieutenant des Chevaux-Legers de la Garde,</i>	223

TABLE.

<i>M. le Baron de Breteuil est nommé Envoyé Extraordinaire du Roy à Mantoue,</i>	232
<i>M. de Basville est nommé à l'Intendance de Poitou,</i>	234
<i>M. de Marillac, cy-devant Intendant en la mesme Province, est fait Conseiller d'Etat,</i>	235
<i>Comédies nouvelles,</i>	236
<i>Bal donné par le Fils de M. Talon,</i>	241
<i>Autre Bal de M. de Mannevillete,</i>	245
<i>Le Rendez-vous nocturne, Histoire,</i>	247
<i>Mariage de M. Boisfranc & de Mademoiselle de Soyecourt,</i>	262
<i>Mariage de M. de Martiny & de Mademoiselle de la Tour-Dabots,</i>	266
<i>Guérison de M. le Duc d'Usès,</i>	268
<i>Explication de la premiere Enigme,</i>	271
<i>Noms de ceux qui l'ont expliquée,</i>	273
<i>Explication de la seconde Enigme,</i>	279
<i>Enigme nouvelle,</i>	281
<i>Autre Enigme,</i>	282
<i>Cinq Sonnets en Bouts-rimez,</i>	285
<i>Nouveaux Bouts - rimez proposez par M. Mignon,</i>	294

T A B L E.

<i>Suite de l'Article de l'Ambassadeur de Maroc,</i>	295
<i>Carte d'une Partie de la Lombardie, où sont marquez les Etats que la Maison de Fiesque y a possédez,</i>	332
<i>M. Amelet de Gournay nommé à l'Ambassade de Venise,</i>	337
<i>Mort de M. de Maupeou,</i>	344
<i>Etablissement du Jeu du Monde,</i>	343
<i>Livre de M. le Fèvre, intitulé, Motifs invincibles pour convaincre ceux de la Religion Prétendue Reformée,</i>	346

Fin de la Table.

2252 52525 252 52 52

CATALOGUE DES PIÈCES
contenuës dans le XVI. Extraor-
dinaire du Mercure Galant,
Quartier d'Avril 1681.

IL CONTIENT

UNE Réponse en Prose, & une en
Vers, à la Question, sçavoir, Si
*un Amant qui a peu de bien, une ex-
trême ambition, beaucoup de délicatesse,
& un violent amour, doit épouser une
Maîtresse peu favorisée de la Fortune, &
qui a comme luy de l'ambition, & de la
délicatesse.*

Une Réponse en Prose, & une en
Vers, à la Question, sçavoir, Si un A-
mant ne devant point épouser une Maî-
tresse, peut aimer une autre Personne sans
estre inconstant.

Une Réponse en Prose, & une en
Vers, à la Question, sçavoir, Si les plai-

fers du Corps sont plus sensibles que ceux de l'Esprit.

Deux Réponses en Prose, & deux en Vers, à la Question, *ſçavoir, Si le Mary doit estre plus grand Maistre que la Femme.*

Deux Discours en Prose, & un en Vers, sur l'origine de la Medecine,

Deux Discours en Prose, & un en Vers, sur l'Air du monde, & la veritable Politesse.

Plusieurs Billets galans.

Un Discours en Prose, & un en Vers, sur l'Eloquence ancienne & moderne.

Une Fable sur l'Origine des Bagues.

Une Réponse en Prose, à la Question, *ſçavoir, Si la ſanté peut estre alterée par les passions.*

Une Declaration d'amour.

Une Réponse à la Question, *ſçavoir, Lequel est plus avantageux pour une Veuve de 25. à 26. ans, ou de se remarier, ou de demeurer dans le Veuveage, ou d'abandonner entierelement le monde en se retirant dans un Convent.*

Un Discours sur l'origine de la Mû-
graine d'Iris.

Un Traité sur les Vandanges, & l'o-
rigine du Vin.

Deux Réponses en Vers, & une en
Prose, à la Question, *Si l'on peut aimer
sans sçavoir qui.*

Une Réponse en Vers, & une en
Prose, à la Question, sçavoir, *Si une
Belle qui aime fortement peut exécuter les
desseins de vengeance qu'elle médite contre
un Amant absent qui l'a oubliée, quand
à son retour il apporte des raisons pour
justifier sa conduite.*

Deux Réponses en Vers, & une en
Prose, à la Question, sçavoir, *Si sans
marquer peu d'estime pour une Personne
qui nous a fait un présent par amitié, on
peut donner à un autre ce qu'elle nous a
donné.*

Une Réponse en Vers, & une en
Prose, à la Question, sçavoir, *Si un
Amant ayant reçu d'une Belle; les plus
fortes marques d'estime & d'amitié qu'elle
peut lui donner, peut sans attirer sa co-*

lere, luy témoigner qu'il doute de sa tendresse pour en recevoir de nouvelles assurances.

Deux Discours sur la Question, sçavoir, En quoy consiste la veritable Sagesse.

Le Secret de l'Ecriture universelle.

Plusieurs Madrigaux sur les Enigmes des trois mois, avec les noms de ceux qui ont deviné les Enigmes du dernier mois.

Une Réponse aux Larmes de Daphnis, sur la mort de sa Femme, qui ont paru dans le dernier Extraordinaire.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

Quelle est la marque la plus essentielle d'une veritable amitié.

II.

Vn galant Homme à qui une belle Personne plaist fort, est employé auprès d'elle pour les intérêts de son Amy qui en est l'Amant. La Belle luy dit qu'il peut parler pour luy-mesme. On demande ce qu'il

doit faire, la seule considération de son Amy l'ayrnt toujours empesché de se découvrir.

III.

S'il est facile de distinguer dans une même Personne, les mouvemens de politique, d'avec ceux d'inclination; & quels moyens on peut employer pour n'y estre pas trompé, puis que bien souvent les apparences & les effets de l'une & de l'autre sont semblables.

IV.

On demande la peinture d'un parfait Amant, & à quelles marques on peut le connoistre.

V.

On demande l'origine de la Pourpre & de l'Ecarlate, & qu'elle en estoit la différence dans l'usage des Anciens.

VI.

D'où peuvent venir les vapeurs dont presque tous les Hommes sont attaquez, aussi bien que les Femmes, & dont on ne parloit point il y a quinze ans.

Avis pour placer les Figures.

LA Médaille qui représente Monsieur, doit regarder la page 92.

L'Air qui commente par *Grand Roy, quel bonheur est le nostre*, doit regarder la page 91.

L'Air qui commence par *Quand nous allons, jeune Bergere*, doit regarder la page 261.

Le Portrait de l'Ambassadeur de Maroc, doit regarder la page 323.



HERCULE
GALANT

FEVRIER 1682.

O Voy que la Libé-
ralité ait par excel-
lence le nom de
Vertu Royale, ce n'est point
l'abondance des Trésors qui
rend un Souverain libéral.
Dans quelque rág que soient
Feurier 1682. A

2 MERCVRE

élevez les Hommes, ils suivent le panchant qui les entraîne, & l'on peut dire qu'un Roy qui aime à récompenser les services qu'on luy rend avec un vray zele, le fait beaucoup moins par sa qualité de Roy, que par une grandeur d'ame qui le porte naturellement à la libéralité. C'est dont nous avons un brillant exemple dans nostre auguste Monarque. Je vous ay déjà marqué en plusieurs occasions, que le mérite n'a aucun besoin de sollicitations auprès de Luy, & que l'obli-

GALANT. 3

geante maniere dont il se
plaist à donner, vaut mille
fois mieux que le Présent
mesme, quelque magnifique
qu'il puisse estre. Aussi doit-
on demeurer d'accord que
ce grand Prince ne donne
jamais, qu'il ne fasse plus
d'une grace à la fois, estant
certain que les marques glo-
rieuses qu'on reçoit par là de
son estime, touchent plus
sensiblement que l'utilité
qu'on tire de ses bienfaits.
Monsieur le Duc de Bouil-
lon vient d'en recevoir, dont
il a esté agreablement sur-

A ij

4 MERCURE

pris , s'il est vray qu'on le puisse estre lors que le Roy prévient les souhaits en faisant du bien. Ce Duc se trouvant à son lever, Sa Majesté qui n'ignore rien de la maniere de vivre , & du mérite de ceux qui sont distinguez par une haute naissance, luy demanda des nouvelles de M^r le Prince de Turenne son Fils aîné; & comme Elle avoit appris qu'il commençoit à paroistre dans le monde, non seulement avec toutes les qualitez qu'un grand Seigneur doit avoir , mais

GALANT.

encor avec toutes celles qui font le veritable honneste Homme, Elle déclara qu'elle luy donnoit la Survivance de la Charge de Grand Chambellan, dont il presta le Serment dès le lendemain. Jugez de la joye de Monsieur le Duc de Bouillon, de voir son zele si glorieusement reconnu par le plus grand de tous les Monarques.

Monsieur le Duc de Saint Aignan eut environ dans le mesme temps une pareille surprise. Il ne demandoit aucune grace nouvelle, & le

A iij

6 MERCURE.

Roy luy dit de cet air charmant qui luy est si naturel, qu'il augmentoit de dix mille francs la Pension dont il le gratifioit déjà, & qu'il avoit ordonné qu'on la luy payast au Trésor Royal. Ce Duc que vous estimez avec beaucoup de justice, a fait depuis peu différens petits Ouvrages dont on m'a promis une Copie. Je vous l'envoyeray sitôt qu'on m'aura tenu parole. Ceux qui les ont vus en parlent d'une manière tres-avantageuse. Ces Ouvrages sont un Inpromptu

GALANT. 7

fort galant, fait en présence de Sa Majesté; une Lettre à M^r le Marquis de Dangeau; une autre en Vers à une Demoiselle de beaucoup d'esprit, & d'une naissance très-considérable; & un Sonnet sur les Bouts-rimez qui courent du Flageolet & du Décalogue. Ces Bouts-rimez ont fait faire des Sonnets sur toute sorte de matieres. En voicy quatre que vous n'avez peut-estre pas veus. M^r Fourmy, de Baugé en Anjou, est l'Autheur des deux premiers.

A iij

8. MERCURE

LE TYRAN DE VILLAGE.

UN Fendeur de nazeaux, sec
comme un Flageolet,
Méprisant les Decrets du sacré Dé-
calogue,
Entre ses Citoyens tranche du Roy-
telet,
Dont maint Rimeur secret compose
mainte Eglogue.

SE

N'envoyra-t-on jamais ce Traître au
Chastelet?
Il en fut menacé jadis d'un Péda-
gogue,
Et que son Corps traîné par Cheval,
ou Mulet,
Serviroit de pâture à Loup, Vautour,
ou Dogue.

GALANT.

9

25

*Ah! si nostre Village en peut estre
écuré,
De ce Rustre qui bat jusques à son
Curé,
Chacun en liberté nous en dirons de
belles.*

52

*In bruit court qu'au Printemps il
va voir l'Hellespont,
Que son Train se prépare: Hélas, qui
m'en répond?
Dis, Mercure Galant, en sçais-tu des
nouvelles?*

LE NOUVEAU CONVERTY.

J*E chante désormais dessus mon
Flageolet
Des Cantiques devots tirez du Dé-
calogue.*

10 MERCVRE

*Vous ne m'entendrez plus, Rossignol,
Roytelet,*

*Entonner dans ces Bois une profane
Eglogue.*

22

*Mon Louvre est l'Hôpital, mon Cours
le Chastelet;*

*Mes Fables, mes Romans, le Chrestien
Pédagogue;*

*Des pechez du Prochain chargé comme
un Mulet,*

*Que ne puis-je assourvir l'impitoyable
Dogue!*

52

*Des passetemps mondains mon esprit
écuré*

*Ne veut plus écouter que la voix du
Curé;*

*Je renonce aux Festins, aux Dignitez,
aux Belles.*

GALANT. II

52

*Allons au Roy des Roys soumettre,
l'Helléspont.*

*Du succès, ô grand Dieu, mon zèle
vous répond.*

*Qu'une ame est en repos dans ces
douceurs nouvelles !*

CONTRE UN RIVAL.

U*N Hymen bien plus doux qu'un
son de Flageolet,*

*Fait dans toutes les Loix du Divin
Décatalogue,*

*Alloit me rendre heureux bien plus
qu'un Roytelet;*

*Déjà sur mon bonheur je faisois une
Eglogue.*

52

*Mais je vois qu'un destin pire qu'un
Chastelet*

12 MERCURE

*Me retient toujours pres d'un Pere
Pédagogue.*

*Que diable ! suis-je né pour garder
le Mulet ?*

*Non ma foy. Je vay faire autant de
bruit qu'un Dogue.*

S2

*Il ne sera pas dit, apres m'estre
éguré.*

*Jusques au dernier sou, que Monsieur
le Curé*

*M'oste par certains Bans le Miracle
des Belles.*

S2

*Car mon Rival fust-il plus loin que
l'Hellespont,*

*Je le suivray par tout, ma bravoure
en répond,*

*Et se charge au retour d'en dire des
nouvelles.*

IN PROMPTU FAIT
à table le Jour des Roys.

L Aquais, réjouis-nous, prenant
ton Flageolet,
Mais ne nous chantes rien contraire
au Décalogue;
Nous avons tous dessein de faire un
Roytelet,
D'entonner des Chançons, d'aller jus-
qu'à l'Eglogue.

§2

Qui ne boira pas net, soit mis au
Chastelet;
Arrière loin de nous tout fade Péda-
gogue.
Pour moy j'en veux sortir chargé
comme un Mulet,
Et retourner chez moy coucher saoul
comme un Dogue.

14 MERCURE

SS

*J'en auray l'œil perçant, bien clair,
bien écuré;*

*En buvant à Philis, ainsi qu'à mon
Curé,*

*Je rendray cette Feste une de nos
plus belles.*

S?

*Nos Roys-boit s'entendront aux bords
de l'Helléspont;*

*Si chaque Camarade à mes brindez
repond,*

*L'on verra du fracas ; demain, choses
nouvelles.*

*Je vous envoyay il y a
deux mois la Lettre en Prose
& en Vers, portée par l'un
des Amours à la Belle Indi-
férente. Vous ne ferez point*

GALANT. 15

fâchée d'en voir la Réponse,
qu'on m'a donnée depuis
quelques jours.

22S 22S 22S 22S 22S

A MADAME DE***

JE veux bien me persuader,
Madame, que les avis que
vous me donnez par vostre der-
niere Lettre touchant l'amour,
ne partent que d'un attachement
sincere à mes intérêts, & de l'o-
bligeante envie que vous avez
de contribuer à me rendre heu-
reuse. Les nœuds de l'amitié qui
nous lie si étroitement, ne me lais-

16 MERCURE

sent pas juger autre chose. Mais
vous me permettrez avec cet
esprit libre & indépendant que
vous me donnez, de me défendre
contre ce petit Tyran, dont vous
prenez le party avec tant d'ar-
deur, & que vous faites si pro-
digieux de plaisirs.

Qu'Amour fait bien son person-
nage,

Lors qu'il veut que le cœur s'en-
gage!

Qu'il promet de contentement!
Mais que ce cœur sent promptement

Qu'il a fait un fâcheux naufrage!

52

Fuyons, fuyons son esclavage,

La liberté dans le jeune âge
A mille fois plus d'agrément
Qu'Amour.

52

Il aura beau par son langage
Vanter le charmant avantage
D'un doux & tédre engagement,
Je n'en croiray pas son serment,
Puis qu'il n'est rien de plus volage
Qu'Amour.

*Je ne vois pas, Madame, que
ce soit une prétention injuste,
comme vous voulez vous l'ima-
giner, que de vouloir vivre dans
l'indépendance, & qu'en fait
d'amour, le manque de pitié pour
son Prochain blesse les maximes
de la charité Chrestienne, puis*
Février 1682. B

18 MERCVRE

que la Religion que nous professons ne nous porte qu'au détachement de ce qui nous paroist le plus sensible. Mais pour ne pas mesler icy le sacré avec le profane, je vous diray qu'il n'est rien à mon avis de plus noble que cette généreuse envie de s'affranchir du joug d'un Tyran tel que celui dont vous prenez la défense. L'Amour que vous m'avez envoyé s'estoit promis la conquête de mon cœur, & il la croyoit mesme fort assurée; mais il a bien tost connu qu'il n'employoit que de foibles armes, & que quoy qu'il fust, je n'estois pas née pour porter

ses chaînes. En effet, je n'ay pas esté fort émue des menaces dont il s'est servy d'abord.

J'apprehende peu ses efforts,
Et me ris de tous ses transports;
Car apres tout, que peut-il faire?
Cen'est qu'un Enfant en colere.

Apres avoir reconnu qu'il faisoit agir inutilement la force, & que je n'estois pas d'un naturel facile à intimider, il a pris des voyes moins violentes; & pour me faire gouter ces mots d'esclavage & de chaînes, il les a assaisonnez de mille douceurs, & il n'est aucun plaisir qu'il ne m'ait

B ij

20 MERCURE

fait espérer, si je voulois me soumettre à son empire ; mais sa flatterie n'a pas esté plus puissante que sa colere..

*Si je ne crains point les menaces
D'un Dieu qui se montre irrité,
Je fais bien moins de cas de ses
ris, de ses graces,
Lors qu'il veut me ravir ma chère
liberté..*

*Enfin quelques moyens qu'il
ait employez pour me réduire, il
luy a esté impossible d'en venir à
bout. Je n'ay pû me résoudre à
me défaire de mes premiers pré-
juges, & ils me paroissent si le-
gitimes, que j'ay peine à croire*

que je les quitte jamais. Pour ce qui est de la commission que vous luy aviez donnée, il s'en est fort bien acquité, & m'a rendu en main propre vostre Présent, dont j'ay de grands remerciemens à vous faire; & afin que vous soyez contente de son message, je vous apprendray que s'il n'a pû rien faire pour luy, il n'a pas perdu son temps pour vous. Je vous envoie un petit Dessain de Miniature, où vous verrez vostre Amour vaincu porter les mesmes liens qu'il avoit osé me destiner.

Ce Dieu que vous voyez en ce triste équipage,

22 MERCVRE

Chargé de chaînes & de fers,
Est ce Vainqueur de l'Univers
Dont vous me vantez tant l'in-
vincible courage.

Malgré la force de ses coups,
Malgré l'ardeur de son courroux,
J'ay sçeu luy faire résistance,
Et ce Dieu qui donne des Loix
Aux Dieux les plus puissans, aux
plus augustes Roys,
N'a pû d'un jeune cœur vaincre
l'indifférence.

*Enfin, Madame, que ce soit
caprice ou raison, ce sont là mes
sentimens, auxquels il ne sera pas
facile de me faire renoncer. Quoy
qu'ils soient fort contraires aux
vostres, je ne desespere pas pour
cela d'estre toujours du nombre de*

*vos Amies, puis que vous me
trouverez tant que je vivray,*

Vostre tres-humble Servante,
LA SOLITAIRE DE CHAMBON.

Ma dernière Lettre vous
a instruite de l'établissement,
& du progrès de l'Académie
Royale de Peinture & de
Sculpture, & ce détail vous
a fait connoître les diverses
fonctions de ceux dont ce
Corps est composé. Il y man-
quoit un Historiographe qui
prist soin de ramasser ce qui
se dit d'utile, & de curieux
dans leurs Conférences; &

24 MERCVRE

M^r Guillet de S. Georges, vient d'estre choisy pour cet Employ. M^r le Brun, Chancelier & principal Recteur de l'Académie, s'appliquant toujours à la maintenir dans le haut degré où ses merveilles talens l'ont élevée, le présenta à M^r Colbert, qui estant informé de son mérite, approuva le choix qu'il en avoit fait. L'agrément d'un si éclairé Ministre est un éloge si grand, qu'il m'est presque inutile de vous dire que M^r Guillet s'est acquis beaucoup de réputation par plusieurs

fleurs Ouvrages qu'il a don-
 nez au Public, & entr'autres
 par son *Athenes ancienne &
 nouvelle*, *Le Dictionnaire des
 Arts de l'Homme d'Epée*, &
*L'Histoire du Sultan Maho-
 met II.* Il fut receu en pleine
 Assemblée de l'Académie,
 en qualité de son Historio-
 graphe le Samedi 31. de l'au-
 tre mois, & fit connoistre par
 un éloquent Discours, que
 c'estoit avec justice que les
 suffrages de tous ces Illustres
 luy avoient esté donnez. Il
 dit, qu'il seroit bien difficile qu'il
 ne fust pas ébloüï par la gloire.
 Février 1682. C

26 MERCURE

de l'Employ où il avoit l'honneur
d'estre appelé, puis qu'il le seroit
par le seul avantage de se ren-
contrer comme simple Admirateur
parmy tant d'excellens Hommes,
dont les fameux Ouvrages de
Peinture & de Sculpture, ren-
doient le Lieu où ils s'assembloient
comparable aux célèbres Ecoles
de la Grece, & de l'Italie; Que
c'estoit là que leurs doctes Confé-
rences, & leurs loüables Criti-
ques, fondées sur les Tableaux
ou sur les Statuës qu'ils exami-
noient, donnoient une entiere
instruction de tout ce que leur Art
sublime avoit d'estimable & de

parfait; Que c'estoit parmy leurs
 Dissertations, & leurs Remar-
 ques, que le Sçavant se fortifioit
 dans ses judicieuses pratiques; &
 que celui qui avoit travaillé avec
 un esprit d'incertitude, se fixoit
 aux regles que le raisonnement y
 établissoit, & dispoisoit aussi les
 Elèves à s'y conformer; Qu'on
 auroit eu peine à introduire une
 coutume plus propre à tenir les
 Esprits en haleine pour l'étude, à
 les piquer d'une émulation conti-
 nuelle, & à leur laisser une car-
 riere toujours ouverte pour les ap-
 procher de l'état parfait où les
 grands Hommes estoient arrivez.

28 MERCURE

Il adjouâta, que c'estoit par ces applications continuelles que l'Académie tâchoit de remplir les espérances que le Roy en avoit conçeuës, lors qu'en la fondant il en avoit regardé l'établissement comme un des principaux Ornaments de son Regne, & comme un célèbre Monument où la Postérité verroit que ce grand Monarque n'avoit pas en moins de passion pour le progrès des Sciences & des Arts, que pour la gloire des Armes; Que c'estoit par là qu'elle s'efforçoit de répondre aux soins & à l'estime dont l'honoroient chaque jour M.

Colbert son Protecteur, & M^r le Marquis de Segnelay son Vice-protecteur, qui prenant tous deux un interest particulier à la gloire de Sa Majesté, & à la splendeur de ses Etats, souhaitoient qu'elle y contribuast avec avantage; & enfin que c'estoit de cette sorte que la mesme Académie rendoit un témoignage public de la conduite judicieuse qu'y apportoit M^r le Brun, & des grands exemples qu'elle en recevoit, & qui l'avoient obligée à le reconnoistre avec autant d'inclination que de justice pour son Chancelier, & son principal Recteur. II

30 MERCURE

finit en disant , que si le détail
 des Conférences, & des Observa-
 tions de l'Académie avoit mérité
 d'estre donné au Public , il ne
 falloit pas douter que l'Histoire
 de son origine, & le dénombre-
 ment de ses excellens Ouvrages
 ne fussent receus avec autant de
 satisfaction que d'utilité; Qu'il
 se faisoit une espérance agreable
 de voir cette Histoire tenir un
 jour une place parmy ses autres
 Ecrits ; qu'il la regardoit avec des
 réserves plus délicates, puis qu'ou-
 tre la noblesse de son sujet , ce
 sujet luy estoit prescrit par une
 Puissance que tout le monde de-

GALANT. 31

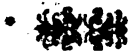
voit reverer ; Que quoy qu'il se sentoit étonné quand il songeoit que sa plume estoit destinée à cet employ, il recevoit cet honneur avec une tres-respectueuse soumission ; Et que s'il ne pouvoit s'en rendre digne par le secours de l'éloquence, il auroit recours à la force de la verité, Et soutiendrait l'opinion qu'on avoit de luy par la dignité de sa matiere.

Je ne doute point, Madame, que l'extrait de ce Discours qui satisfait fort toute l'Assemblée, ne vous fasse concevoir toutes les beautez

C iiij

32 MERCURE

dont on le trouva remply.
Voicy un Ouvrage d'une autre nature. C'est une Fable de M^r Daubaine. La morale qu'il en tire, ne plaira peut-estre pas à toutes les Belles. Du moins aura-t-elle peine à estre du goust de celles qui font consister leur plus grand mérite, dans l'excès de leur fierté.



SSSSSSSS:SSSSSSSSSS

LE PAYEN,

ET L'IDOLE.

FABLE.

LE desir d'amasser du Bien,
 Contrainquit un jour un Payen
 A faire le Devoit ; Il dresse un Ora-
 toire,
 Planre là Jupiter. D'autres disent
 Pluton ;
 N'importe pas lequel. Mais ce Dieu
 de carton,
 Ou de bois, si j'en ay mémoire,
 De son Adorateur ayant à tous momens
 Sacrifice sur Sacrifice,
 Prenoit pardevers luy l'Encens,

34 MERCVRE

Et n'en estoit pas plus propice

A celuy qui l'en régaloit.

Du Payen la fortune alloit

Toujours à petit tour de Rouë.

*Est-ce ainsi de moy qu'on se
jouë,*

(Dit-il un jour dans l'Oraison

*Qu'il faisoit à son Dieu ?) Je me
vois misérable,*

*Moy, mes Enfans, ma Femme, &
toute ma Maison,*

*Autant que si chez moy je n'a-
vois mis qu'un Diable;*

*Et cependant ton entretien,
Ingrat, ne se fait pas de rien.*

*Pour tâcher à te rendre à mes
vœux exorable,*

*Il m'en couste mon plus beau
Bien.*

*Les Bœufs & les Moutons, dont
je fais tes Victimes,*

GALANT. 35

A les vendre au Marché me rendroient de l'argent.

• Suy, de grace, d'autres maximes,

Et fois un Dieu plus obligeant;
Sinon de moy tu n'auras plus
d'hommages,

Plus d'offrandes, ny plus de
vœux,

En un mot je te casse aux gages.

Mais quereller les Dieux,

C'est gronder contre le Tonnerre.

Le nôtre à cela fait le sourd,

*Le muet & l'aveugle, & pour le
couper court,*

Il s'en émut comme une pierre.

A la fin l'Homme au desespoir

De ce qu'il n'en peut rien avoïr,

Par priere, ny par menace,

*Prend un bon gros Levier, puis à
grands tours de bras*

36 MERCURE

*Frape l'ingrate Idole, & vous la met
à bas.*

L'Idole en tombant se fracasse,

Et le plus plaisant du fracas,

C'est qu'elle jette sur la place

Tout ce qu'elle avoit dans le corps.

On dit que c'estoient des Trésors,

Force Ecus, & force Pistoles.

*Notre Payen les prit, & s'écria
joyeux;*

*Non seulement chez nous, mais
aussi chez les Dieux,*

*Les coups, je le vois bien, font
plus que les paroles.*

SS

*C'est à vous que j'écris; vous, Mes-
sieurs les Amans,*

Vous qui passez vos plus beaux ans,

Vostre prétieuse jeunesse,

*A gémir, à languir aux pieds d'une
Maîtresse,*

GALANT. 37

*Sans en pouvoir tirer la plus foible
faveur;*

*Allez, vous n'avez point de cœur,
Vous méritez votre sort déplorable.*

*Je ne dis pas que suivant cette Fable,
On doive sans faire quartier,
S'en aller à coups de Levrier.*

*D'une Ingrate casser la tête,
L'action seroit mal-honnête.*

*Mais lors qu'on n'a pour vous que
rigneurs, que mépris;*

*Mais lors que votre Encens se dissipe
en fumée,*

*Lors que de vos douleurs cette Ingrate
est charmée,*

*Qu'au lieu de vous mener chez les
Jeux, chez les Ris,*

On veut vous accabler de peines;

*Dégagez-vous, rompez, brisez vos
chaînes,*

Et le faites avec éclat.

38 MERCURE

Aux Douces soyez doux ; aux Superbes, superbes ;

C'est en amour, pour finir les Proverbes,

Qu'il faut estre à bon Chat bon Rat.

J'oubliay le dernier mois à vous apprendre la mort de Madame la Marquise de Senas. Elle estoit l'unique Heritiere de sa Maison, n'ayant que des Sœurs Religieuses, & Fille de feu Messire Geoffroy Lhuillier, Seigneur d'Orgeval, Bure, Montamers, la Malmaison, Guérard, Pefarche, &c. dont la Famille est connue pour une des plus

anciennes qu'il y ait en France. Il avoit esté reçu Chevalier de Malte en 1612. & ayant quitté l'Epée pour prendre la Robe apres la mort de son Frere aîné, il fut fait Conseiller au Parlement en 1627. & Maître des Requestes en 1632. Depuis ce temps il n'a point discontinué de servir dans les Armées des Provinces, & aux guerres de Paris pendant vingt-six ans, & ensuite au Conseil d'Etat. Son Frere aîné dont je viens de vous parler, fut tué dans la Tranchée

40 MERCVRE

au Siege de Montpellier, après avoir fait tout ce que l'on peut attendre d'un Homme de cœur. Il avoit aussi esté aux attaques de Montauban, & auparavant il s'estoit trouvé à Malte, & avoit combattu sur les Galeres contre le Turc, sous M^r le Commandeur de Ris de Faucon son Oncle qui les commandoit. Il prit trois Vaisseaux des Ennemis, & revint en France commander un Regiment d'Infanterie en 1618. Madame de Senas dont je vous apprens la mort, avoit épousé Messire

GALANT. 41

Charles de Jarente, Marquis de Senas, d'une tres-illustre & ancienne Maison de Provence, & allié des plus considérables de la Province, Madame sa Mere estant de celle du Puy de Montbrun, & Soeur de de M^r le Marquis de S. André Montbrun, qui a commandé longtemps toute l'Armée des Vénitiens au Siege de Candie.

Cette mort a esté suivie sur la fin du dernier mois, de celle de Messire Alexandre de Canonville, Marquis de Raffetot, Seigneur de Beuze-

Fevrier 1682.

D

42 MERCVRE

ville, Malleville, Veneville, Gueüres, Vinacour, & autres lieux. Il estoit Gendre de feu M^r le Maréchal de Gramont, & fort d'une des meilleures Maisons de Normandie.

Il s'est fait icy quantité de Festes sur la fin du Carnaval, dont j'auray un Article particulier à vous faire; mais quoy qu'on se soit fort diverty dans routes, il n'y en a peut-estre eu aucune qui ait donné de plus grands plaisirs qu'un Impromptu dont le hazard a esté la cause. Il faut vous dire comment.

GALANT. 43

Un Cavalier plein d'esprit & de mérite, mais sujet à quelque oubly sur certains engagements dont il croyoit qu'il estoit permis à un galant Homme de ne se pas souvenir trop exactement, s'estant rencôtré depuis quinze jours chez une Dame de fort grande qualité qui régaloit cinq ou six de ses Amies, fut mis de la Feste, dont on peut dire qu'il augmenta les plaisirs par un enjouement d'humeur extraordinaire. Le Soupé fut magnifique. Trois ou quatre Hommes en avoient

D ij

44 MERCVRE

esté priez, & ce mélange de Gens choisis de l'un & de l'autre Sexe, rendoit la Partie des plus agreables. Le discours estant insensiblement tombé sur la beauté de quelques Maisons, la Dame dit qu'on en voyoit peu de plus commodes que celle du Cavalier. Une autre adjousta que l'on vantoit fort la propreté de ses Meubles, & que ce qu'elle en trouvoit de plus estimable, estoit d'avoir ouï y dire que le bon goust y régnoit par tout. Cette loüange fut soutenüe par les autres

GALANT. 45

d'une certaine manière qui fit connoître qu'on avoit dessein de rendre visite au Cavalier. Il dit assez galamment que si ces Dames luy vouloient faire l'honneur de l'aller voir, il tomboit d'accord qu'il y auroit alors quelque chose de fort digne d'estre veu dans sa Maison; mais qu'il falloit pour cela qu'elles y vinssent souper, & que si le cœur leur en disoit pour la dance, il leur promettoit un Lieu assez spacieux pour faire paroître avec avantage tout le talent qu'elles y avoient.

46 MERCURE

Le jour fut pris au Lundy prochain. On luy en laissoit trois ou quatre d'intervale, & c'estoit assez de temps pour préparer le Régat. Tous les Conviez promirent de venir prendre la Dame, afin d'aller tous ensemble chez le Cavalier. Le jour arresté estant venu, chacun se trouva au Rendez-vous, où l'on s'entretint de diverses choses en attendant l'heure du Repas. Après une conversation assez enjouée, on commençoit à se lever pour sortir, quand un Gentilhomme qui

rendoit souvent visite à la Dame du Logis, entra dans la Chambre où estoit la Compagnie. A peine la Dame eut jetté les yeux sur luy, qu'elle luy cria de loin qu'il venoit fort à propos, & qu'elle alloit le mener en lieu où elle sca-voit qu'il seroit tres-bien reçu. Le Gentilhomme ayant appris la Partie, dit qu'il s'étonnoit que le Cavalier, dont il estoit fort amy, & qu'il avoit veu le jour précédent, ne luy en eust point parlé. Il ajouta que c'estoit un Homme qui n'avoit point son pareil

48 MERCVRE

pour les Repas inpromptu; mais que lors qu'on luy donnoit un peu de temps à se préparer, comme son employ l'appelloit souvent en Cour, il ne manquoit jamais d'y avoir quelque affaire indispensable, & qu'il craignoit fort, puis qu'on luy avoit laissé quatre jours, qu'il n'eust oublié l'honneur qu'on luy devoit faire. La Dame reprit, qu'avec ses Amis il estoit des temps où l'on pouvoit manquer de mémoire; mais qu'avec des Femmes, & sur tout des Femmes d'un certain

tant rang, on gardoit d'autres
 mesures. On ne dit rien da-
 vantage. Les Hommes don-
 nerent la main aux Dames.
 Chacun monta en Carrosse,
 & l'on se rendit chez le Ca-
 valier. Sa Porte fermée fut
 d'un fort méchant augure.
 On frapa longtems sans
 qu'on entendit personne, &
 ce grand silence fit appré-
 hender que le Gentilhomme
 n'eust trop bien jugé de son
 Amour. On frapa plus fort
 que l'on n'avoit encor fait,
 & une vieille Servante vint
 enfin ouvrir. On luy de-

Fevrier 1682.

E

50 MERCURE

manda des nouvelles de son Maistre. Elle répondit qu'il estoit allé à S. Germain, & que quand il en revenoit le mesme jour, ce n'estoit jamais avant minuit. La Dame chez qui la Partie s'estoit nouïée, ne balança point sur la résolution qu'elle devoit prendre. Elle ne montra aucune surprise de ne point trouver le Cavalier, & dit seulement que l'on n'avoit pas besoin de luy pour voir sa Maison. Sur ce prétexte elle fit ouvrir la grande Porte. Tous les Carrosses entrèrent,

& elle ne fust pas si-tost descendue, qu'elle demanda à la Servante, chez qui son Maître envoyoit quand il donnoit à manger à ses Amis. La Vieille nomma un Traiteur voisin, qu'on fit venir aussitost. La Dame ordonna un Repas fort propre, soit pour l'entrée, soit pour le dessert, & dit au Traiteur qu'elle répondoit de tout, si le Cavalier ne le payoit pas. La mesme chose pour les Violons qu'on alla chercher. On visita toute la Maison, dont on trouva les Ameublemens

52 MERCURE

fort bien entendus; & les Violons estant arrivez lors qu'on commençoit à servir sur table, on les fit jouer pendant le Soupé. La santé du Cavalier fut beuë solemnellement, & la Dame fit les honneurs de la Feste de la maniere du monde la plus galante, & la plus spirituelle. Si tost qu'on se fut levé de table, le Bal commença. On ne pouvoit donner quelques heures à un divertissement plus agreable, pour attendre sans ennuy le retour du Cavalier. Comme il estoit in-

certain, & que les Montres marquoient entre minuit & une heure, on désespéroit qu'il revinst ce mesme jour, lors qu'on entendit fraper à coups redoublez. La vieille Servante courut promptement ouvrir, & un Carrosse estant entré dans la Court, on connut par là que c'estoit le Maître du Logis, & l'on se fit une joye sensible de pouvoir jouir de sa surprise. Elle fut fort grande d'entendre des Violons, & de voir la Court pleine de Laquais & de Carrosses. Il reconnut les

54 MERCURE

Livrées, & devina aussitost qu'on s'estoit vangé de son absence. Comme il avoit de l'esprit, il entendit raillerie, & prit le party de ne se fâcher de rien. Les Violons ayant cessé de jouer lors qu'il entra dans la Salle, il dit à la Dame qui s'avançoit vers luy en riant, qu'il se souvenoit de la partie; mais que le jour luy en estant échappé, il s'estoit laissé occuper entierement d'une affaire embarrassante, pour laquelle il avoit esté contraint de se rendre à Saint Germain. La Dame

l'interrompit sur ce qu'il s'offroit à reparer cet oubly involontaire; & d'une maniere honneste, & plaisante tout ensemble, elle luy apprit que connoissant le fond de son cœur, elle avoit tenu sa place, & fait en son nom ce qu'elle sçavoit qu'il n'eust pas manqué de faire; que son Traiteur qu'on luy avoit amené, avoit admirablement régale la Compagnie, & que tout le monde en estant fort satisfait, il ne restoit plus qu'à continuer le Bal. En mesme temps elle le prit pour dan-

56 MERCURE

cer. Le Cavalier ne se dé-
concerta point. Il remercia
la Dame avec toutes les mar-
ques possibles de joye, d'a-
voir si bien fait les honneurs
de la Maison, & la pria de luy
vouloir seulement accorder
quelques momens, afin qu'il
tâchast de reparer par une
Collation un peu propre, ce
que le voyage qu'il n'avoit
pû se défendre de faire à la
Cour, devoit avoir fait pa-
reître d'irrégulier dans les
premiers apprêts de la Feste.
La Dame luy dit qu'il ne se
mîst en peine de rien, qu'en

ordonnant le Repas elle avoit aussi ordonné la Collation qui l'inquiétoit, & que la joye qu'on avoit de son retour dissipoit tout le chagrin qu'avoit causé son absence. Ce furent pour luy de nouveaux remercimens à faire à la Dame, & il les fit de si bonne grace, & parut si gay tout le reste de la nuit, qu'il n'y eut personne qui ne demeurast persuadé que le jour choisy pour le Régál, luy estoit sorty de la mémoire. Il mena dancer toutes les Dames, plein d'un enjouement

58 MRECVRE

dont elles furent surprises; & quand à une heure apres minuit on apporta la Collation, il y joignit diverses Liqueurs qu'il alla prendre dans son Cabinet. Il en fit boire aux plus réservées, & cette agreable interruption dura tres-longtemps. Chacun se trouvant de belle humeur, on recommença la Dance, & elle ne fut finie qu'à quatre heures du matin. Tout le monde s'en alla fort satisfait, & jamais Feste si mal preparée ne divertit tant une belle Compagnie.

Le Cavalier s'estoit tiré d'embarras en galant Homme. Il avoit assez mérité la piece, & il ne pouvoit rien faire de mieux que de la tourner en plaisanterie. Il satisfit le Traiteur sans luy témoigner le moindre chagrin; & quoy qu'il n'eust pas ordonné la Feste, on peut dire au moins, s'il paya les Violons, que ce ne fut point sans avoir dancé.

Comme de tout temps on a peint l'Amour aveugle, il y auroit lieu de croire qu'il seroit Aveugle né, si M^r de Vin, Substitut de M^r le Procureur

60 MEROVRE

du Roy au Chastelet de Paris, ne nous apprenoit ce qui a causé son aveuglement. Vous en ferez éclaircie en lisant ce que je vous envoie de sa façon sur cette matière. Il faut observer, Madame, que la plus commune opinion porte que l'Amour est Fils de Mars, & de Vénus, qui tous deux estoient Enfants de Jupiter, Fils de Saturne, sur lequel il usurpa l'Empire.

2252 52525252 52 52

L'AMOUR

DEVENU AVEUGLE.

L'Amour croissoit de jour en
jour,

Chacun admiroit tour-à-tour
Sa force, sa vigueur, & son adresse
aux armes,

Et son visage avoit des charmes
Qui ne le cédoient tout-au-plus
Qu'à ceux de la belle Vénus;

Enfin braver comme son Père,
Il égaloit encor la beauté de sa Mère.

52

Jupiter qui le vit au sortir du Berceau,
Cher du Monde entier, si vaillant,
& si beau,

En conçut un jaloux embarras.

62 MERCURE

Cette amitié luy fut d'un sinistre présage.

*Ces grandes qualitez, cet honneur,
ce respect,*

*De la Terre & des Cieux cet idolâtre
hommage,*

Tout cela luy parut suspect,

*Et ce Monarque crût que las de sa
personne,*

Ou fâchez d'un Regne nouveau,

*Les Dieux pourroient enfin luy ravir
la Couronne,*

Pour la donner au Jeuneveau.

SE

*Il ne sçavoit que trop qu'il devoit à
son crime,*

*De Roy, de Souverain, le titre glo-
rieux;*

*Que n'estant pas du Ciel le Maistre
légitime,*

Ses Jaloux & ses Envieux,

GALANT. 63

*Sous couleur de vanger son Pere,
Murmuroient en secret contre son
Ministère,
De ce Trône usurpé cherchoient à
le chasser,
En faveur de l'Amour qu'ils vou-
loient y placer,
Et que ce petit Dieu, sçavant en l'art
de plaire,
Et qui des cœurs par tout estoit vi-
ctorieux,
Pour monter à sa place, & s'emparer
des Cieux,
N'avoit presque qu'un pas à faire.
Il sçavoit qu'icy-bas, par une erreur
vulgaire,
Obtenir d'une Belle une tendre faveur.
C'estoit de sa Famille intéresser l'hon-
neur;
Que plusieurs, offensez de sa galan-
terie,*

64 MERCURE

*Du mépris de ses Loix passant à la
fureur,*

*Ne brûloient plus d'Encens sur ses
divins Autels;*

*Il connoissoit-encor que les autres
Mortels*

*Appréhendoient pour eux une mesme
fortune,*

*Que saisis, que touchés d'une crainte
commune,*

*Ils ne voyoient en luy qu'un Objet
odieux;*

*Que si les sots Eponx de toutes les
Coquettes,*

*Qui d'un cœur ou perfide, ou trop
ambitieux,*

*Avoiert presté l'oreille à ses douces
flatteries,*

*Se ressentoient d'un Sort qu'on croit
injurieux;*

*Que si tous les Parens de celles que
sur terre*

GALANT:

65

Il avoit sçeu séduire, excitez à la
guerre,

Se joignoient aux Séditieux;
Qu'enfin sa, par malheur, sa trop
jalouse Femme,

Qui de ses infidélitez
Gardoit, malgré ses soins, un vieil
dépît dans l'ame,

Favorisoit les Revoltez,

Il auroit cent fois plus à faire,

Pour réduire ces Emportez,

Qu'il n'eut dans les extrémitéz

Où le mal avarefoit Typhon le témé-
raire.

Ainsi craignant de tous costez,

Ne sçachant à quoy se résoudre,

Voulant, tantost ne voulant pas

Contre ce petit Dieu se servir de son
Foudre,

Tout prest à le lancer, il retenoit son
bras,

Fevrier 1682.

F

66 MERCURE

*Et quoy que le péril cessast par son
trépas,*

Il trembloit à le mettre en poudre.

*Enfin dans ce grand embarras,
Son Fils, son Apollon, qui seul sçavoit
sa peine,*

*Qui gardoit contre Mars une secrete
haine,*

*Et qui jaloux encor des plaisirs
amoureux*

*Qu'il obtint de Vénus au mépris de
ses feux,*

*Cherchoit en sa Famille un Objet de
vangeance,*

*Luy conseilla pour lors d'user de sa
puissance.*

*Pour frustrer cet Enfant de la
faveur des Dieux,*

*Faites-luy promptement, dit-il,
perdre les yeux,*

*Et le mettez par là dans l'entiere
impuissance*

GALANT. 67

De regner jamais d'as les Cieux;
 Car qui de nous voudroit d'un
 aveugle Monarque?
 Si-tost que l'on verra cette in-
 famante marque
 De son audace, & du pouvoir
 De vostre redoutable & suprême
 Justice,
 De la Rebellion le plus ardent
 Complice,
 Se rangera dans le devoir.



*L'avis, quoy que sanglant, ne laisse
 pas de plaire,
 La Nature tout-bas en vain y résista,
 La Politique l'emporta,
 Jupiter à la fin le trouva salutaire,
 Et sans songer à l'intérêt
 Que le jaloux Phébus avoit en cette
 affaire,
 Contre l'Amour il fulmina l'Arrest.*

F ij

68 MERCURE

*Vulcain fut chargé du supplice.
 Ce Ministre cruel de sa haute Justice
 En recevant l'ordre avec plaisir.
 Il conservoit toujours un impuissant
 desir
 De se vanger un jour du scandaleux
 ouvrage,
 Dont le faisoit ressouvenir
 Cet adultère frain de sa Femme vo-
 lage;
 Il craignoit Mars son Père, il n'osoit
 l'en punir,
 Et les plus grands efforts de sa timide
 rage
 N'avoient encor paru q'u'à son désa-
 vantage;
 Mais enfin appuyé du plus puissant
 des Dieux,
 Il se précipita des Cieux,
 Et joignant cet ordre sévère
 A ce vicieux & sensible affront,*

GALANT. 69

A peine est-il entré dans l'Isle de
Cythere,

Que ce pauvre Innocent, mesme aux
yeux de sa Mere,

Se sentira appliquer un Fer chaud sur
le front.

Que l'effet, hélas, en fut prompt?
L'ardeur en un moment pénétre, s'in-
sinue,

D'abord il en perdit la vue,
Le Barbare en triomphe, insulte à sa
douleur,

Se repaist à loisir de sa dure van-
geance,

Et passant plus loin sa fureur,
Luy reproche comme une offense,
Sa beauté, ses traits, Mars, l'épous,
Et sa puissance.

ES

Tout fut passionné d'as ce cruel Arrest,
La seule jalousie en fit tout l'intérêt;

70 MERCURE

*Apollon se vangeoit du mépris de sa
Belle,*

Vulcain de sa Femme infidelle,

Et Jupiter d'un attentat

*Qu'il craignoit, & qu'il crût ne de-
voir pas attendre.*

*Ainsi de tous costez, & l'Amour, &
l'Etat,*

Le firent conseiller, & rendre.

Tous les trois ravis du succès,

Se flatoient de jouir en paix

De leur inhumaine vangeance;

*Mais trompez à la fin dans leur douce
espérance,*

*Ils connurent bientôt, & mesme à
leurs dépens,*

Qu'on ne se vantoit pas longtemps

De l'offence qu'on osoit faire.

*A cet aimable Enfant, à ce Dieu de
l'Amour,*

Et que dans sa juste colere

*Il fçavoit tost ou tard se vanger à
son tour.*

52

*Apollon le premier en ressentit l'at-
teinte;*

*Percé de ses traits dangereux,
Luy-mesme en se joüant tua son
Hyacinthe;*

*La cruelle Daphné se moqua de ses
vœux,*

*Le mit, en le fuyant, presque tout
hors d'haleine,*

*Et pour le payer de sa peine,
N'offrit à son ardeur qu'un Laurier
à baiser,*

*Et qu'un bel Arbre pour se pendre.
Jupiter, dont le cœur toujours sensible
Entend*

*Ne cherchoit qu'à s'humaniser
Entre les bras de ses Maîtresses,
Acheta cherement leurs plus douces
caresses;*

72 MERCURE

Mais sans compter icy tous ses dé-
guisemens,

Chacun ne sçait que trop qu'aucun
ne fut bonnesta,

Et que faire souvent la Basse,

Fut un de ses amusemens.

Vulcain fut le dernier, il eut aussi
son compte;

Vénus, pour le punir de ses chagrins
jaloux,

Leva le masque enfin, & mit bas
toute honte;

Elle fit des Amans, & mit fin aux
jeux de son,

Prodigua ses faveurs, tantost au bel
Enchirée,

Tantost au charmant Adonis,

Et se crût sans façon toute chose per-
mise,

Pour servir en tous lieux la courtoisie
de son Fils.

*Amour, pourquoy plus loin portes-tu
ta vengeance?*

*Eux seuls avoient commis l'offence,
N'estoit-ce pas assez pour toy?*

*Quoy, toute la Nature humaine
Devoit-elle, innocente, en endurer
la peine,*

*Et pourquoy sans raison l'étendre
jusqu'à moy?*

*Hélas! que t'ay-je fait? dequoy te
peux-tu plaindre?*

Ay-je mal parlé de tes traits?

*Ay-je de ton Empire empesché le pro-
grés?*

*Contraire à ton ardeur, ay-je voulu
l'éteindre?*

*Non, grand Dieu; cependant je n'ay
que tes rigueurs,*

Tu me traites comme un Coupable,

Tu me refuses tes douceurs;

Fevrier 1682.

G

74 MERCVRE

*Iris toujours impitoyable,
Se rit de mes soupirs, se moque de
mes pleurs,
Et je ne suis enfin qu'un Amant mi-
serable.*

Quoy que je vous parle
souvent des Etats d'Artois, je
ne vous ay rien dit de la der-
niere Audience que leurs
Députez ont eüe de Sa Ma-
jesté. M^r l'Abbé de Domp-
martin, en qui un mérite sin-
gulier a toujours devancé
l'âge, portoit la parole. Sa
Harangue qui eut pour sujet
les loüanges de nostre au-
guste Monarque, & les inte-

GALANT. 75

rests de la Province, fut universellement applaudie. Il estoit accompagné de M' le Comte de Mauve, Député pour le Corps de la Noblesse, & de M' le Conseiller Tassin, Pensionnaire de la Ville de Saint Omer, Député pour le Tiers - Etat. Ce dernier est un Gentilhomme qui se distingue par une rare vertu, & par une capacité consommée. M' le Comte de Mauve est de la Maison de Bernaige, l'une des plus nobles & des plus anciennes des Pais-Bas. Il a de tres gran-

G ij

76 MERCVRE

des qualitez, & d'illustres alliances, & a eu l'honneur de rendre au Roy des services utiles & fort agreables. Sa Majesté les reçoit tres-favorablement; & comme depuis cette Audience, il s'est tenu une autre Assemblée des Etats d'Artois, Elle a eu la bonté de faire donner à ces Députés, des témoignages de la satisfaction qu'Elle a de la conduite des Etats en general, & de la leur en particulier.

Les grands fruits qu'ont faits les Capucins Mission-

naires, que M^r l'Evêque de Soissons avoit fait venir dans la Capitale de son Diocèse, ont continué pendant tout l'Avent, en sorte que cette Mission a duré pres de deux mois, avec une affluence de monde extraordinaire. Le Pere Vincent de Troyes y a fait paroître ce zele ardent qui l'applique tout entier à ce qui regarde la conversion des Ames. Il y avoit tous les jours matin & soir dans la Cathédrale, cinq Prédications différentes, à quatre desquelles M^r de Machaut, In-

78 MERCURE

pendant de la Province, a fort souvent assisté. Cela estoit d'un tres-grand exemple; mais ce qui a particulièrement excité la devotion des Peuples, ç'a esté de voir M^r de Soissons si assidu à entendre ces zelez Missionnaires, que quoy que leur première Prédication commençast à quatre heures & demie du matin, il n'a manqué à aucune des cinq qu'ils ont faites chaque jour pendant tout le cours de leur Mission. Il la termina par la benédiction d'une tres belle Croix

qui a esté élevée à la principale Porte de Soissons , & dont il fit la Cerémonie. Il assista à la Procession avec les Peres Capucins, qui estoient au nombre de soixante , suivis d'une tres-grande foule de Peuple, tant de la Ville que des environs, & prêcha au pied de cette Croix de la maniere du monde la plus touchante. Le zele a esté si grand pour l'élever, que les Dames ont travaillé elles-mesmes à porter de la terre sur le lieu où il avoit esté résolu qu'on la plante-

80 MERCVRE

roit. Depuis ce temps-là, on y a veu jour & nuit quantité de monde en priere tout autour, & cette devotion est cause qu'on a résolu de planter des Croix aux trois Portes de la Ville, pour l'édification des Pélerins qui passent par là en allant à Nostre-Dame de Lieffe. Ces mesmes Peres vont par l'ordre de M^r de Soissons, faire de semblables Missions dans tous les lieux de son Diocese. Ce digne Prélat se trouve par tout, & se montre infatigable quand il s'agit de remplir les fon-

ctions de son Ministère.

Sur la fin du dernier mois
 Madame la Comtesse de Gacé, Fille de M^r Berthelot, Conseiller d'Etat, & Secrétaire des Commandemens de Madame la Dauphine, accoucha d'un Fils, que Madame la Princesse de Carignan & M^r Colbert tinrent sur les Fonts le lendemain, & qui fut nommé Louis-Jean-Baptiste. La naissance de ce Fils, est un grand sujet de joye pour l'illustre Famille de Matignon, dans laquelle il n'y a présentement d'En-

82 MERCURE

fant mâle que ce nouveau
né, sur lequel on fonde de
fort grandes espérances.

Je vous ay toujours con-
nuë une si constante Amie,
que je croy vous obliger en
vous envoyant une Lettre,
que vous trouverez remplie
de protestations de constan-
ce. C'est une vertu qui ne
doit pas vous déplaire, puis
que vous aimez si fort à la
pratiquer. Le titre de cette
Lettre vous apprendra qui
en est l'Autheur.

SS2S2S2:2SS S222 S2

LE BERGER

FLEURISTE,

A LA CHARMANTE CLORIS.

N On, non , aimable Cloris,
 je ne vais pas comme les
 Abeilles, de Fleur en Fleur ; ny
 comme les Chasseurs , de Buïsson
 en Buïsson ; ny comme les Voya-
 geurs, d'Hôtellerie en Hôtellerie ;
 et j'arbore encor moins dans mes
 Etendarts la Devise d'à cha-
 que Lune, Amour nouvelle.
 La passion que j'ay pour vous,

84 MERCURE

*n'a de raport avec cet Astre que
par la candeur. Elle ressemble
par sa fermeté au Soleil, qui est
toujours le mesme.*

Pour s'envoler, mon amour n'a
point d'aîle;

Il est constant, aussi-bien que
fidelle;

Et puis, vouloir tourner ailleurs
ses pas,

Ce seroit tenter l'impossible.

Belle Cloris, ne trouveroit-il
pas

A ce dessein un obstacle invin-
cible

Dans la force de vos appas?

*Cessez donc, de grace, de
m'écrire comme vous faites. L'in-*

constance ne peut rien sur moy.

Sa nécessité que vous justifiez par
les changemens de tous les Estres;
sa douceur que vous appuyez sur
les charmes de la nouveauté; sa
fin que vous avez établie sur la
recherche de la perfection; Et
toutes les autres raisons que vous
me représentez avec tant d'es-
prit pour la soutenir, ne livreront
jamais que de vaines attaques à
la passion que vous m'avez ins-
pirée.

Vous y joindriez encor l'absence,
& les Rivaux,
Qui font à l'Amour tant d'ou-
trages,
Et rendent tant d'Amans vo-
lages,

86 MERCURE

Que je craindrois peu leurs
assauts.

Ils pourroient bien affliger ma
pauvre ame,

Elle n'est pas à l'abry de leurs
maux,

Mais ils ne pourroient pas dimi-
nuer ma flâme.

*Que tout le monde donc cours
au changement, j'en verray l'e-
xemple sans en estre touché ; &
je me laisseray plustost fouler aux
pieds, que de m'abandonner au
lâche courant des choses. Ne
goûtay-je pas en vous aimant,
tous les plaisirs de la nouveauté,
puis que mon esprit ne peut pen-
ser à vos divines qualitez, qu'il*

n'en découvre toujours quelque
nouvelle, qui s'estoit auparavant
dérobée à sa connoissance ? Et ne
seroit-ce pas m'éloigner de la
perfection , que de vous quitter
pour une autre , puis qu'il n'est
rien sur la terre qui soit si parfait
que vous ?

Vous estes , ô Cloris, le chef,
d'œuvre des Cieux,

Vous effacez tout ce que la
Nature

A mis de plus beau sous les
Cieux.

Si je changeois, je me ferois
injure,

Avec le jugement j'aurois perdu
les yeux.

88 MERCURE

SS

Il est vray que je vois chaque jour
quelque Belle

Qui fait l'ornemēt de ces Lieux;
Mais chaque Objet me sert à
vivre plus fidelle,
Voyant combien vous valez
mieux.

SZ

Je vous assure aussi que la galante
Blonde,

Ny l'engageante Vacesmonde,
Caliste, Caliston, Iris, ny Bec-
d'amour,

Ny les autres Beutez qu'on
trouve & qu'on adore

Aux environs de mon sejour,
N'ont pas eu le pouvoir encore
D'effacer de mon cœur avec
tous leurs attraits,

Le moindre de vos traits.

Soyez donc désormais plus juste,
ou moins modeste;

Et si toujours pour moy quelque
bonté vous reste,

N'apprehendez point que ce
cœur

D'une autre que de vous deviëne
la conquête;

A vos pieds la raison l'arreste.

Il y borne sa gloire, il y met son
bonheur,

Il y trouve un plaisir extrême.

Là, comme un grain d'Encens,
il brûle à vostre honneur;

Jusqu'à la mort il brûlera de
mesme.

*Je me trompe, belle Cloris,
mon amour ne finira pas avec ma*

Fevrier 1682.

H

90 MERCVRE

*vie, il aura plus de durée qu'elle,
& j'espere qu'à l'exemple des
nouvelles Etoiles qui ont paru au
trépas de certains Princes,*

*Mon feu s'élèvera de mon cœur
dans les Cieux,
Pour montrer aux Mortels qu'il
est digne des Dieux,*

*Ou plutost que suivant les prin-
cipes de la Religion galante que
nous professons, & suivant la
récompense qu'elle promet aux
Amans fidèles & constans, ce
beau feu sera changé en un bel
Astre,*

*D'où mille & mille influences
d'amour,*

GALANT. 91

Sur mille & mille cœurs coule-
ront nuit & jour.

*Et qu'enfin de quelque maniere
que ce soit,*

Après ma mort vous me verrez
briller

Du feu dont en vivant vous me
voyez brûler.

*L'assurance de cette durée n'est
pas sans raison, belle Cloris;*

Car enfin, quand ce feu si vif,
si précieux,

Au lieu de venir de vos yeux,
Viendrait de ceux d'une Im-
mortelle;

Il n'auroit pas une source plus
belle.

Adjoûtez à cela, qu'il est trop

H ij

92 MERCURE

pur pour s'en aller en fumée comme les autres ; & trop grand & trop beau, pour n'avoir pas une destinée extraordinaire. Aussi je juge qu'il sera immortel comme le Dieu qui l'a fait naître ; & c'est, belle Cloris, dans cette immortalité que j'établis la principale félicité de vostre, &c.

Je vous envoyay il y a quelques mois, une Médaille dont la Face droite représentoit Monsieur, & le Revers la Devise de ce Prince. En voicy une seconde, qu'on trouve beaucoup plus res-



semble
mer
differe
la Bata
casion
parler
est trop
échape
gloire
les Min
vient co
pour p
d'elcar
Mona
par l
nes, l
Ome

semblante que cette première, & dont le Revers est différent, puis qu'on y voit la Bataille de Cassel. L'occasion qu'elle me fournit de parler de Son Altesse Royale, est trop belle pour la laisser échapper ; mais comme la gloire des Conquérans, & des Ministres d'aujourd'hui, vient toute du Roy, on ne peut parler d'aucune Action d'éclat, sans faire voir que ce Monarque y a la première part. La prise de Valenciennes, & Cambray, & Saint Omer (deux des plus fortes

94 MERCVRE

Places de l'Europe) assiegez dans le mesme temps, sont des choses inouïyes. Si le seul dessein de les attaquer doit paroistre incroyable à la Postérité, avec quel étonnement leur prise ne sera-t-elle point regardée? C'est neantmoins dans ce temps que le Roy a préparé à Monsieur l'honneur du gain d'une Bataille, & voicy comment. Sa Majesté ayant sçeu que M^r le Prince d'Orange s'estoit avancé vers Ypres, dans le dessein de secourir S. Omer, envoya M^r de Louvois à

Lile ; & ce Ministre dont la prévoyance ne peut estre assez admirée, donna des ordres pour faire marcher vers l'Armée de Monsieur la Petite-Gendarmerie de la Maison du Roy, avec la Cavalerie-Legere. Sa Majesté envoya aussi à Son Altesse Royale un Détachement commandé par M^r de la Cardonniere, composé de huit Bataillons. Le Roy ayant appris quelque temps après que l'Armée ennemie continuoit sa marche, & qu'elle estoit plus nombreuse qu'il

96 MERCVRE

n'avoit crû, fit partir M^r de Luxembourg avec quelque Cavalerie-Legere, les deux Compagnies de ses Mousquetaires, deux Bataillons des Gardes Françoises, trois du Regiment de Stoup, deux du Regiment Royal, & un du Maine. Le Roy ayant ainsi préveu à tout, se fia en l'intrépidité de Monsieur pour le reste. Il l'avoit connue en plusieurs occasions. Il sçavoit de quelle maniere il s'estoit exposé dans la tranchée de tous les Sieges où il avoit esté. Celuy de Zutphen
luy

luy estoit encor présent. Il se souvenoit de la conduite qu'il avoit tenuë dans cette entreprise, de sa libéralité envers les Soldats, & de l'amour qu'ils avoient pour luy. Il ne faut pas s'étonner si dans l'affaire de Cassel, ce Prince répondit si bien à l'attente de Sa Majesté. Il fit voir beaucoup d'esprit dans le Conseil de guerre; & les deux Maréchaux de France, qui avoient l'honneur de commander sous luy, furent convaincus par ses raisons, qu'il falloit donner le

Fevrier 1682.

I

98 MERCURE

Combat. Quoy qu'il fust moins fort que les Ennemis, & qu'ils eussent l'avantage du terrain, il ne s'en étonna point, non plus que de se voir obligé de diviser son Armée pour garder la Tranchée de S. Omer, les Postes qu'il avoit gagnez devant cette Place-là, & huit endroits par lesquels le secours pouvoit passer. Ce Prince chargea plusieurs fois à la teste des Bataillons & des Escadrons. Il estoit toujours au plus fort de la mêlée, & eut un coup de Mousquet dans

sa Cuirasse. Un de ses Officiers fut blessé auprès de luy, en luy attachant une Calasque; & M^{rs} les Chevaliers de Lorraine & de Nantoüillet, qui ne l'abandonnoient point, le furent aussi à trois pas de sa Personne. Un Bataillon Suisse estant rompu, il fit aussi-tost mettre ses Gardes en Escadrons, ainsi que quelques-uns de ses Domestiques qui estoient accourus; & les animant par son exemple, il leur inspira tant de courage & de force, que toutes les Troupes qui

l'environnoient , ayant es-
fuyé à la portée du Pistol et,
la décharge des Ennemis,
allèrent à eux l'Epée à la
main, & les rompirent. Il de-
meura à cheval depuis trois
heures du matin jusques à la
nuit , & fit voir une conduite
admirable & une présen-
ce d'esprit surprenante dans
les ordres qu'il donna. Il
combatit les Ennemis. Il ex-
horta les Soldats. Ainsi on
peut dire que sa teste , son
cœur, son bras, son esprit &
son éloquence, agirent éga-
lement dans cette importan-

GALANT. 101

te occasion, & que jamais on n'a moins crainc le péril, ny fait voir un plus grand sang-froid au milieu des dangers où il estoit exposé. Ce Prince qui le jour du Combat avoit esté la terreur des Ennemis, en devint les délices le lendemain. Il se montra Pere-des-Blessez, & envoya dans le Champ de Bataille des Medecins, des Chirurgiens, des Remedes, des Vivres & des Chariots, pour transporter ceux qui estoient encor en état d'estre secourus. Une si belle action au-

102 MERCVRE

roit inspiré de la fierté d'ame aux Vainqueurs les moins sujets à la vanité. Cependant la gloire qu'elle a répandue sur Son Altesse Royale., n'a pû l'ébloüir un seul moment, & jamais il n'y a rien eu de si modeste que ses Réponses aux Lettres qui luy ont esté écrites, & aux Complimens qu'on luy a faits sur le gain de cette grande Bataille.

La Religion des Préten-
dus Réformez, s'affoiblit si
fort de jour en jour, que je
vous ferois de longs Articles
si je voulois vous parler de

toutes les Abjurations qui se font dans le Royaume. Je ne sçauois pourtant m'empescher de vous apprendre celle de M^r Roy, fameux Avocat de la Rochelle, & qui passe pour un des plus beaux Génies de la Province. Un Capitaine d'Infanterie que Sa Majesté envoie dans l'Isle de Cayenne, l'ayant entrepris sur la fin du dernier mois, luy prouva si bien la fausseté des maximes de Calvin, qu'estant resté convaincu dans les vingt-quatre heures, il abjura dès

le lendemain son hérésie, en forte qu'il est aujourd'huy l'exemple, ou pour mieux dire, le fleau de ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux sur les erreurs dont il est sorty. Voila, Madame, ce que peut la force de la vérité, quand l'écoutant sans trop de préoccupation, on ne s'arme point d'un cœur obstiné pour la combattre.

Les marques de piété que donnent M^r & Madame de Strada, dont je vous appris la conversion il y a un mois, ont quelque chose de si tou-

chant, que jamais il n'y eut rien de pareil à l'édification que tout le monde en reçoit. Par une humilité surprenante, ils ont demandé longtemps à faire Amende honorable, la corde au col, & les pieds nus, ne pouvant croire qu'ils méritassent le pardon de leurs erreurs, s'ils n'en faisoient réparation publique. Mais M^r l'Evesque de Clermont s'y est toujours opposé. Ils n'ont voulu prendre aucun divertissement ce Carnaval; & comme on sçait qu'ils sont l'un & l'autre in-

106 MERCURE

finiment éclairez, ces témoignages de leur repentir ne peuvent estre que d'une tres-grande utilité à l'Eglise. Les fréquentes conférences qu'ils ont euës avec le P. Antoine de Beaujeu, Gardien des Capucins de Lyon, Missionnaire alors à Clermont, ont beaucoup contribué à leur Abjuration. M^r de Strada, qui estoit considéré comme le principal appuy des Religionnaires de cette Province, est arriere-petit-Fils du grand Strada, Chancelier de l'Empire. La Maison des Fa-

brices, dont je vous ay dit que Madame de Strada estoit, est une des plus illustres & des plus anciennes d'Allemagne.

Je viens de me souvenir d'un Mariage fort considerable, qui s'est fait au commencement de cette année, & que j'oubliai la dernière fois de vous apprendre. C'est celui de M^r le Marquis d'Orvillé, Chef de la Maison de la Vieuville en France, qui a épousé Mademoiselle de Vignacour, Héritière de cette Maison, & petite-Niece d'un

Grand-Maître de Malte de ce meſme nom. La cérémonie en fut faite le Jeudy huitième de Janvier, par M^r l'Eveſque & Comte de Châlons, dans la Maïſon de Madame la Duchefſe de Noailles, à Sainte Genevieve des Bois, où cette Duchefſe traita magnifiquement toute l'Assemblée.

On fait beaucoup de deſſeins pour le Mariage, mais il en eſt peu que quelque obſtacle ne trouble. Malheur à ceux qui en trouvent d'invincibles. L'inégalité du bien

est le plus à craindre pour ceux qui s'engagent à aimer sans estre appuyez de la Fortune. Cette autre Fable de M^r Daubaine, vous apprendra ce que l'on en peut souffrir.



110 MERCURE

2252 52525252 52 52

LE
VERLUI SANT,
L'ABEILLE,
ET LE VER-A-SOYE.

FABLE.

ON ne voit point de si petite
Beste,
Qui dans sa jeune, ou sa vieille
saison,
Ne se mette l'amour en teste,
Et qui ne croye encor le faire avec
raison.
Ce que je dis est veritable,
La preuve en est dans cette Fable.

GALANT. III

52

*Sous le pied d'une Ruche un certain
Verluisant*

*Logeoit; Et ce Logis estoit assez plai-
sant.*

*Nostre bonne Mere Nature,
Soit à dessein, soit par hazard,
De ses faveurs au Ver avoit fait bonne
part.*

*Il trouvoit pour sa nourriture
A quatre pas de quoy manger avec
plaisir*

*Herbe seche, Herbe fraîche, il n'avoit
qu'à choisir,*

*S'il en vouloit faire pâture,
Tout alloit selon son desir.*

*Mais hélas! du momēt qu'on aime,
A moins que ce ne soit par un bonheur
extrême,*

Il faut se résoudre à souffrir.

L'Amour est un vray trouble-feste,

112 MERCURE

*Des Hommes en ont pû mourir;
Voyons comme il traite une Beste.*

§§

*Dans la Ruche, lieu propre & tres-
bien habité,
Entre plusieurs, logeoit certaine jeune
Abeille,
Dont le cœur à l'amour estoit assez
porté.*

*Ce n'estoit pas grande merveille,
A cette passion le Sexe féminin
Est enclin,
Autant & plus que n'est le masculin.
Ajoutez que le voisinage
Donnant les moyens de se voir
Matin & soir,
Insensiblement on s'engage.*

§§

*Venons au Ver. Il avoit de l'esprit,
Il n'estoit rien de beau, ny de bon,
qu'il n'apprit;*

GALANT. 113

Aussi jamais n'avoit-on veu Reprile
En belles qualitez autant que luy
fertile.

Il dançoit & chantoit fort agreable-
ment;

Mais ce que l'on trouvoit de rare,
Et dans un Ver qui l'est assurément,
C'est qu'il joüoit de la Guitare
Passablement.

Enfin pour la galanterie

Il avoit un si beau talent,

Qu'en Prose comme en Poësie

C'estoit un Authcur excellent.

Ouvrage en Vers, Billet, & Lettre,

Le tout étant de sa façon,

On n'y trouvoit plus rien à mettre,

Et Voiture en comparaison

Auroit aupres de luy passé pour un
Oyson.

SS

Voilà le Ver. Quant à l'Abcille,

Fevrier 1682.

K

114 MERCURE

*Et pour l'esprit, & pour le corps,
De la Nature elle eut les plus riches
trésors.*

*Du Monde elle passoit pour huitième
Merveille,*

*Elle jouoit du Claveffin,
Elle avoit appris la Musique,
Parloit Italien, & mesme un peu
Latin.*

*Sa mémoire estoit angélique.
Aussi l'exerçoit-elle avec juste raison.
Elle lisoit la Fable, elle lisoit l'His-
toire,*

*Elle lisoit, cela se peut-il croire?
Jusques aux Livres de Blazon.
S'il faut parler de sa personne,
Quoy qu'elle eust assez d'embou-
point,*

*Sa taille estoit grande & mignonne,
Et le bon air n'y manquoit point.
Au reste, c'estoit une Blonde,*

GALANT. 115

Dont le teint blanc, frais, & poly,
L'eust fait scul passer dans le monde
Pour l'Objet le plus accompli.

Cependant malgré tous ces charmes,
L'Histoire dit que nostre Verluisant
Eust bravé son pouvoir, s'il n'eust
rendu les armes

Au regard tendre & languissant,
Dont (quand il plaisoit à la Dame)
Le cœur le plus glacé se sentoît tout
en flâme.

SE

C'est en vain qu'on voudroit resist
à l'Amour.

Tost ou tard, quoy qu'on fasse, il est
Maître à son tour.

Ce petit Dieu, de toute chose
En ce monde à son gré dispose.

L'Abeille est amoureuse, & le Ver
amoureux,

Sans que cependant tous les deux

K iij

116 MERCURE

*De leur trouble secret sçachent d'abord
la cause;*

*Mais comme en eux ce trouble est tous
les jours plus grand,*

L'un & l'autre bientôt l'apprend.

Le Ver est en humeur chagrine;

Quand il ne voit pas sa Voisine;

Et de l'Abcille le chagrin,

C'est de ne point voir son Voisin.

Que si quelque doux teste-à-teste

Se rencontre pour nos Amans,

*Ils ne font que trop voir dans ces
heureux momens*

Que l'un de l'autre est la conquête.

SE

En mille & mille occasions

Que leur donnoit la solitude,

Sans soucy, sans inquiétude,

Satisfaisant leurs passions,

*Ils passerent deux ans dans ce doux
badinage.*

GALANT. II7

Mais à la fin étant surpris,
Il fallut que le Ver sortist du voisi-
nage.

C'estoit le seul moyen de dissiper l'om-
brage

Que les Parens de l'Abeille avoient
pris.

Tout d'un coup il plia bagage,
Et crût à franchement parler,
Qu'afin de sauter mieux, il alloit
reculer.

C'estoit agir en Ver tres-sage;
Mais par malheur, le pauvre Diable
alla

Pis que de Caribde en Sylla.

SS

Comme il ne voyoit plus qu'une fois
la semaine,

Encor incognito, toujours mesme
avec peine,

L'Objet de ses tendres amours.

118 MERCURE

*Luy qui pouvoit le voir autrefois
tous les jours,*

*Par un revers en tel cas ordinaire,
A mesure qu'il fut moins veu,
(Qui de l' Abeille l'auroit crû?)
A mesure il cessa de plaire.*

SS

*De plus, Dame Avarice y vint mettre
du sien,*

*Elle qui tous les jours de tant de maux
est cause.*

*Les Parens de l' Abeille avoient beau-
coup de Bien,*

*Et ceux du Galant n'avoient rien;
On tout au plus si peu de chose,*

Que je n'ose

Là-dessus seulement soufler;

Et de vouloir les accoupler,

Le coup paroïssoit impossible.

A l' Abeille on dit bien & beau,

Qu'on donneroit sur le museau,

GALANT. II 9

*Si plus au Ver luisant on la voyoit
sensible;*

*Qu'enfin elle devoit avoir
Sur sa richesse un autre espoir,
Puis que le Miel pouvoit la mettre
en l'alliance*

*Du plus riche Animal de France.
Fy d'un Ver, disoit-on, qui n'a
pour tout vaillant
Qu'une étincelle de brillant.*

SE

*Or donc par heureuse rencontre,
A nostre Verluisant un jour
L'inconstante Abeille se montre.
Il luy parla d'abord de son amour.
Elle l'écoute sans répondre.*

*Qu'est-ce donc qui peut vous
confondre,
Luy dit ce Ver, luy-mesme confondu
De ce qu'à ses propos elle n'a répondu?
Ay-je quelque Rival à crain-
dre?*

120 MERCURE

Non, de cela, *dit-elle*, il ne faut
pas vous plaindre;
Si l'air froid dont j'agis fait vostre
étonnement,
Je m'en vais vous conter sans
feindre,
Ce qui cause ce changement.

22

Tous mes Parens, ne vous dé-
plaîse,
Sont Gens qui sont fort à leur
aise.
Et les vostres, en vain vous en
feriez le fin,
N'ont pas un semblable destin.
Il est vray que vous Ver, & moy
chétive Abeille,
Nostre condition se trouve assez
pareille.
Mais on ne compte point sur
cette égalité

Dans

GALANT. 121

Dans la plûpart des Mariages;
Et ce qui les fait chez les Sages,
Ce n'est que la réalité.

Ergo. Par mes Biens seuls estant
recommandable,
Je dois faire choix d'un Party
Qui plus que vous me soit for-
table.

Mes Parens à nos feux n'ont ja-
mais consenty.

Ainsi cherchez une Maîtresse
Qui veuille bien recevoir en
payement

Vos douceurs & vostre ten-
dresse.

J'y renonce, & dès ce moment
Je laisse à vos desirs liberté toute
entiere

De se donner ailleurs carrière.
*L'Abeille disparoist ; le Ver au de-
sespoir*

Fevrier 1682.

L

122 MERCURE

*A tout cela qu'eust-il pû dire?
Si vous desirez le sçavoir,
Il est dans ce Rondeau; vous n'avez
qu'à le lire.*

SE

Un tendre cœur fait tout mon
bien;
Et pour n'avoir que ce soutien,
Je seray toujours misérable;
Car dâs ce temps abominable,
On regarde un Gueux comme
un Chien.

Des amitez le seul lien,
Argent, bel argent, c'est le tien;
Et sans toy l'on envoie au
Diable

Un tendre cœur.

J'ay mon fort, chacun a le sien,
Mais en est-il comme le mien?

En est-il d'aussi déplorable?
Non, non, je suis inconsolable,
Si l'Abeille compte pour rien
Un tendre cœur.

22

*Pendant qu'ainsi nostre Ver mo-
ralise,*

*L'Abeille sans s'en soucier,
Prend son essor jusque sur un Meu-
rier,*

*Où si-tost qu'elle se fut mise,
Ses yeux d'un Ver-à-soye attaquent
la franchise.*

*(Sur ces Arbres toujours Ver-à-soye
est errant.)*

*Ce Ver la voit, l'aborde, & dit en son
langage,*

*Après l'humble salut que l'Abeille luy
rend;*

*A venir en ces lieux quel sujet
vous engage?*

L ij

124 MERCURE

Vous n'y trouverez point de
Fleur,

Mais en récompense mon cœur
Vien s'offrir à vostre pillage.

Pour vous il est sans aucun fiel,
Vous en pourriez faire du Miel;
Belle Abeille, daignez le pren-
dre.*

*Nostre Abeille sans plus attendre,
Après un regard des plus doux,
Luy dit, Tout-de-bon, m'aimez-
vous?*

A peine encor m'avez-vous
veuë;

Et cependant, si vous quittez ces
lieux,

*Répond le Ver, vostre absence me
tuë,*

• Je ne puis vivre éloigné de vos
yeux.

Je ne sçaurois aussi sans défiance,

Croire un amour si prompt, si
plein de violence,
Repart l'Abeille au Ver. Mais en cas
que demain
Vous ressentiez pareil martire,
Vous viendrez chez moy me
le dire,
Et vous n'y viendrez pas en
vain.

Adieu, beau Ver, je me retire.

SE

*Quand l'Abeille est en sa Maison,
Elle songe à son aventure,
Et par le Siecle d'or en soy-mesme
elle jure
Qu'elle fera tres-prompte guérison
De la blessure
Qu'au cœur du Ver-à-soye ont fait
ses doux appas,
Si l'Animal porte ses pas
Le lendemain du costé de la Ruche.*

L iiij

126 MERCURE

Quoy, j'aimerois un gueux de
Verluifant,

Disoit-elle en refléchissant?

Il faudroit que je fusse Cruche.

Vivent mes nouvelles amours!

Ah, quelle joye!

Je vais couler le resté de mes
jours

Et dans le miel, & dans la soye.

25

Elle passa la nuit à raisonner ainsy;

*Et dès le grand matin elle n'eut de
soucy*

*Que de demeurer sur sa Porte,
Croyant de moment en moment*

*Qu'il faut que le bon vent y porte
Le beau Ver, son nouvel Amant.*

Il en arriva d'autre sorte,

Pour elle c'estoit temps perdu.

Son Ver-à-soye estoit dodu,

*Et marchoit lentement, suivy de l'é-
quipage*

*Qu'un Ver semblable à luy mène à
son Mariage.*

*Le Rendez-vous estoit un Rendez-
vous d'amour;*

*Mais pour faire un pareil voyage,
Au pesant Ver. à-foye il falloit plus
d'un jour.*

SS

*Quoy qu'il en fust, voicy la triste
destinée*

*Qu'autour de la Ruche traînoit
Le pauvre Verluissant. Son ame aban-
donnée*

*Au plus mortel chagrin sans cesse
examinait*

*Par où pouvoir adoucir l'Inhu-
maine.*

*Sur le seuil de la Ruche il la surprit
le soir.*

*Elle n'estoit pas là sans-doute pour
le voir.*

L iij

128 MERCURE

N'aurez-vous point pitié, *luy*
dit-il, de ma peine?

Je vous aime toujours, & vous
ne m'aimez plus?

Ingrate, insensible, infidelle,
Que dites-vous d'une flâme
si belle?

Mes soupirs si constans seront-ils
superflus?

Enfin, tout-de-bon, dois-je
croire

Que contre moy vous soyez en
côroux,

Et que vous perdiez la mémoire
De tout ce que l'Amour m'a fait
faire pour vous?

Vil Animal, Insecte téméraire,
Qu'avez-vous fait qu'en vous
trompant,

Répond l'Abcille. & que pouviez-
vous faire?

Ce que j'ay fait, *dit le Ver en ram-*
pant?

Je m'en vay vous l'apprendre,
Abeille trop légère.

22

J'ay fait, non, sans de grands
travaux,

Pourvous cōter mes doleances,
Mes soins, mes soucis, mes sou-
frances,

Tous les jours mille Vers nou-
veaux.

J'ay fait cent & cent Madrigaux
Sur la moindre de vos absences;
J'ay fait des Odes & des Stāces,
Chançons, Triolets, & Ron-
deaux.

J'ay fait pour vous des Epigram-
mes,

130 **MERCURE**

Et mesme quelques Anagrammes,
Le tout d'un stile pur & net.

Et s'il eust esté nécessaire,
J'avois telle ardeur de vous plaire,
Que j'eusse esté jusqu'au Sonnet.

SE

De tout cela je vous tiens peu de
compte,

Répond l'Abeille, & je mourrois
de honte,

Si j'avois de l'attachement
Pour un Amant

Dont le plus solide mérite
Consiste en beaux discours; dès
mes plus jeunes ans
On m'offusquoit de cet En-
cens.

J'aime aujourd'huy celuy de la
Marmite.

*Elle rentre en sa Ruche, en disant ce
beau mot.*

*Aussi le Vertuisant estoit-il un
grand sot,*

*D'oser aspirer à la proye,
Que suivant les regles du temps
Doit attraper le riche Ver-à-foye.*

*Qu'il soit donc sage à ses dépens,
Et se contente d'une Mouche,
Qui n'aura comme luy, que l'esprit
& la bouche,
Il passera par là pour un Ver de bon
sens.*

SE

*J'ay prétendu qu'en cette Fable,
Pour quelque Amant peut-estre His-
toire veritable,*

*Et les Filles, & les Garçons,
Trouveroient de bonnes leçons.*

*Les anes sur l'obeissance
Que rend l'Abeille aux droits de la
naissance,*

132 MERCURE

*Profiteront en la lisant;
Et les autres sujets à l'aveugle ren-
dresse,
Quand ils voudront choisir une Maî-
tresse,
Consulteront le Verluisant;
Il sçait dans l'amoureuse affaire
Comme est puny le Teméraire.*

Il n'est aucune entreprise dont la France ne vienne aujourd'huy à bout; & quand il s'agit de faire éclorre la gloire du Roy, la Mer luy sert de Theatre ainsi que la Terre. La fiere puissance des Ottomans si formidable à toutes les Nations, n'a point encor fait ployer la nostre, &

malgré tout son orgueil, elle doit craindre plus que jamais l'effet de la Prophétie qui luy donne des alarmes depuis si longtemps. Lors que l'honneur & le repos de l'Europe, ont voulu que Sa Majesté soit entrée dans quelque affaire, où ces superbes Ennemis du nom Chrestien avoient quelque part, ils ne s'en sont jamais tirez avantageusement. Ils le voyent dans ce qui est arrivé devant l'Isle de Chio, & la Bataille de S. Godard doit estre encor présente à leur mémoire,

quand l'Allemagne ne s'en
veût pas souvenir. Tout leur
fait connoître la grandeur
de nostre Monarque ; & la
noble fermeté de M^r de Guil-
leragues son Ambassadeur à
Constantinople, leur en est
un seûr garand. Jamais au-
cun autre n'avoit repoussé
leurs menaces par des me-
naces encor plus fieres, & ils
ne s'estoient jamais adoucis
apres avoir menacé ; mais ce
n'est que sous le Regne de
LOÛIS LE GRAND. que se
font les choses extraordinai-
res, & qu'on s'accôûtime à

voir ce qui n'avoit point encore esté vû. Quoy que par les nouvelles publiques vous ayez appris quantité de circonstances de l'Affaire de Chio, qui depuis fix mois fait tant de bruit en Europe, vous n'avez point eu le détail du Combat donné par M^r du Quesne, ny de l'Audience que M^r de Guilleragues eut du Lieutenant du Grand Visir avant qu'il fust apellé à celle de ce Ministre. Ces deux choses, & d'autres particularitez que j'adjouâteray diversifieront assez ma Rélation,

136 MERCURE

pour vous la faire regarder comme nouvelle. Vous sçavez d'ailleurs que quand il arrive quelque grande affaire qui fait ouvrir les yeux sur la suite, j'attens toujours à vous en écrire qu'elle soit entièrement consommée, afin de vous épargner la peine de chercher dans plusieurs Lettres, ce que je renferme alors en un seul Article. •

Les Tripolins, Corsaires de Barbarie, qui moyennant un Tribut qu'ils payent au Grand Seigneur, vivent sujets à leurs seules Loix, ayant

refusé de faire raison d'un Vaisseau pris sous la Banniere de France, & de plusieurs Chrestiens retenus Esclaves, Sa Majesté ordonna qu'on les poursuivist en quelque Port qu'ils se retirassent. Ainsi le 20. Juin, M^r le Marquis d'Anfreville, que M^r du Quesne avoit détaché aux Isles d'Hyerres pour reconduire deux petits Bastimens, pris à Modon depuis quelques mois, ayant reconnu six de leurs Vaisseaux dont trois estoient de quarante Pieces de Canon, & les trois

Fevrier 1682.

M

autres de vingt à vingt-quatre, auprès du Cap de Sapience, il se mit incontinent en état de les combattre. Il y eut trois de ces Bastimens qui firent force de voiles apres une courte résistance. Les trois autres s'obstinèrent à soutenir le combat pres de trente heures. Le Commandant n'eut que deux Hommes tuez & peu de blesez, & un autre de ces Navires environ dix ou douze Hommes. M^r d'Anfreville en perdit trois, apres quoy les Tripolins se retirerent dans l'Isle

de Chio pour se radoubier. M^r du Quesne en ayant esté averty , les y alla surprendre le 23. Juillet avec son Escadre composée de sept Vaisseaux. Aussitost qu'il eut mouillé à l'embouchûre du Port, il envoya dire à l'Aga qui commandoit dans la Forteresse, qu'il venoit là comme Amy; que l'Empereur de France estoit ancien Allié de celuy des Turcs; mais qu'il avoit des ordres exprés d'exterminer les Pyrates de Tripoly, qui par les termes des Capitulations estoient appelez Sujets

140 MERCURE

rebelles, & abandonnez à la vengeance de l'Empereur des François. Les Tripolins qui estoient en tres-grand nombre, s'estoient rendus les Maistres dans la Ville, & dans le Port. Ainsi quelque temps apres qu'on eut jetté l'Ancre, M^r du Quesne voyant qu'on ne luy faisoit aucune réponse, fit assembler le Conseil. On trouva qu'on tâcheroit inutilement d'aller brûler les Vaisseaux des Tripolins, à cause d'une Estacade qu'ils avoient faite, & qui empeschoit qu'on ne

euz à pult les aborder. Il fut ré-
 solu à ce défaut, que les Na-
 vires François les canonne-
 roient. Ce dessein s'exécuta
 apres qu'on se fut posté en-
 viron à demy portée de Ca-
 non des Ennemis, avec au-
 tant de commodité qu'on le
 pouvoit souhaiter par un très-
 beau temps. M^r du Quesne
 ayant commencé à tirer sur
 les Tripolins entre midy &
 une heure, fut secondé de
 la bonne sorte par les cinq
 autres Navires. Les Enne-
 mis qui se radouboient, &
 qui par cette raison estoient

142 MERCVRE

desarmez, tirerent tres-peu de coups. On remarqua mesme que la plûpart de ceux qui estoient dans leurs Vaisseaux se jetterent à la nage, pour se sauver dans la Ville, où il y a deux Forts, l'un de trente Pièces de Canon, & l'autre de vingt. Le Combat dura trois heures & demie, pendant lesquelles il fut tiré du Chasteau sur les Vaisseaux de M^r du Quesne. On tira de son costé jusques à sept mille coups, dont il y en eut fort peu de perdus, ceux qui n'attrapoiént point les Na-

un
tant
abat
sonn
blées
furen
seaux
regen
de C
dans l
l'yeu
douze
dans c
ville. M
perdit p

vires Tripolins allant dans la Ville, où ils faisoient encor un plus grand dommage, tant sur les Maisons qu'ils abatoient, que par les personnes qui en estoient accablées. Quelques Manœuvres furent emportez dans le Vaisseau de M^r du Quesne, qui reçeut quatre ou cinq coups de Canon, dont l'un passa dans l'entrée de sa Chambre. Il y eut six Hommes ruez, & douze ou quinze blessez dans celuy de M^r d'Anfreville. M^r de S. Amand ne perdit personne. M^r le Che-

144 MERCVRE

valier de Rhodes Lieutenant,
 & M^r le Chevalier Bellocier
 Garde de la Marine, furent
 bleffez dans le Navire de M^r
 de Lery. On perdit deux
 Hommes dans celuy de M^r
 de Seppeville, où il y en eut
 cinq ou six autres bleffez. Le
 lendemain la Ville envoya
 demander composition, se
 plaignant de la disgrâce que
 luy attiroient les Tripolins
 qu'elle vouloit obliger à faire
 la Paix, ou à sortir du Port
 de Chio. On ne fit point de
 réponse, & on mouilla seule-
 ment au large de la Ville, en
 forte

forte que les Corsaires restèrent bloquez.

L'Isle de Chio, que les Turcs appellent *Saquezada*, c'est à dire, *Isle du Mastic*, est à deux cens cinquante milles de Constantinople, dans le voisinage de la Natolie, & en a quatre-vingts dix de circuit. Elle s'étend du Midy au Septentrion presque en ovale, & n'a que le Port Dauphin qui soit bon. Il est vers le Septentrion, à six milles de la Ville. C'est avec raison que cette Isle est appelée les Délices de l'Archipel, & le Jar-

Fevrier 1682.

N

din de la Grece, puis qu'il n'y a rien de plus agreable que les Forests d'Orangers & de Citronniers, que l'on y voit, outre quantité de Maisons de plaifance qui ne ressentent en rien la Turquie, & qui ont esté basties le long de la Mer par les Génois. Son territoire est fort montueux; mais quoy que le haut des collines soit sterile, les valées sont cependant si fertiles, que les Habitans les emploient en Jardinages, qui leur valent beaucoup plus que du Bled, ou toute autre

chose qu'ils y semeroient. Dans la Partie Septentrionale il croist des Vins excellens, qui sont pourtant fort couverts. Il y a un lieu entr'autres, qui produit celuy que les Anciens appelloient le Vin d'Homere, à cause du lieu où estoit né ce célèbre Poëte, qu'ils croyent avoir esté dans un Village, nommé à présent *Cardamila*. L'on voit une chose assez singuliere dans la Partie qui regarde le Midy. Les Païsans y nourrissent des Perdrix aussi privément que des Poulets;

N ij

148 MERCURE

& comme ils les menent tous les jours aux champs, ils les accoustument si bien au coup de siflet, que quoy qu'elles soient le plus souvent jusqu'à six ou sept mille ensemble, elles distinguent ce coup de siflet, & se séparent pour suivre celui qui les mene paistre. On trouve dans la mesme Isle plusieurs petits Arbres qui ressemblent au Lentisque, & qui estant piquez en Juin & Juillet, distillent une Gomme blanche, qui fait le Mastic que nous voyons. On a beau

piquer les Arbres des Isles voisines, il n'en sort aucune chose, ce qui fait connoître que cette vertu est particulière aux Arbres de celle-cy. Les Turcs ont un tres-grand soin de recueillir ce Mastic, qu'ils enferment dans des Quaisses qui en peuvent contenir deux cens livres. Si l'on en trouvoit chez quelqu'un de l'Isle, ce feroit assez pour le ruiner. On en recueille ordinairement deux cens cinquante Quaisses tous les Etez. On en porte cinquante à Constantinople pour l'u-

sage du Serrail, & l'on vend les autres au profit du Grand Seigneur.

La Ville de Chio est divisée en Bourg, & en Château. Le Château est assis le long du Port, & a environ quinze cens pas de circuit. Il n'a pour Fortification que quatre petites Tours, dont la Muraille est flanquée. Une Fausse-braye, & un Fossé à demy rempli, environnent la Muraille, & il y a un Eperon du costé du Port, avec quelques petites Pieces de Canon. Les Maisons y sont sem-

blables à celles de la Coste. Aussi les mesmes Génois les ont-ils basties. Si les Turcs n'eussent pas trouvé le Château en cet état lors qu'ils s'en rendirent Maistres, ils n'eussent pas seulement songé à l'enfermer de Murailles, tant ils se mettent peu en peine de fortifier la plûpart des lieux qu'ils prennent. Le Bourg est beaucoup plus grand que le Chasteau ; mais les Maisons & les Ruës n'y sont pas si belles, parce qu'il ne servoit que de Fauxbourg lors que les Chrestiens posse-

N iiiij

152 MERCVRE

doient l'Isle. Elle appartenoit à la Maison des Justiniens, qui l'avoient achetée de la République de Gênes, & auxquels le Grand Seigneur l'osta en 1566. Les Chrestiens y furent d'abord traitez par les Turcs avec assez de douceur. On leur conserva leurs Biens, & on les laissa dans le Chasteau; mais les Galeres de Florence, que commandoit Virginio Urfinio, ayant essayé de le surprendre en 1595. les Turcs repousserēt vigoureusement les Florentins, & firent mou-

rir tous ceux qui n'eurent pas le loisir de se rembarquer ; & parce qu'ils les crurent appelez par les Chrétiens de cette Isle, ils ne les souffrirent plus dans le Château, & peu s'en falut qu'ils ne fissent des Mosquées de leurs Eglises. La Religion Chrestienne s'y est pourtant toujours maintenue depuis ce temps-là avec plus de liberté, qu'en aucun endroit de la Turquie. Les Jésuites y ont un College, où ils enseignent publiquement ; & les Capucins, Cordeliers, &

Jacobins, portant leur Habit de Religieux, y font les Cérémonies de l'Eglise à portes ouvertes, & la Proceſſion dans les Ruës. Il y a pluſieurs Convents de Religieuſes, chez qui on va cauſer librement juſque dans leurs Chambres. Elles ne font point vœu de cloſture, & ſont de Religion Grecque, de l'Ordre de S. Baſile. Toute cettelle eſt remplie de belles Femmes, & l'on en voit peu qui ne ſoient fort agreables. Leur civilité, jointe au bon air du Païs, rend ce ſejour tres-

délicieux. C'est là que les Corsaires d'Alger, de Tunis, & de Tripoly, ont accoutumé de chercher retraite lorsqu'ils veulent espalmer, ou qu'ils sont chassés par des Navires Chrestiens.

Le Combat donné par M^r du Quesne ayant causé à la Porte un mouvement extraordinaire, M^r de Guilleragues fit dire aussitôt qu'il n'estoit question que des Tripolins; que l'Empereur son Maistre avoit dessein d'entretenir l'amitié entre l'un & l'autre Empire; que

156 **MERCVRE**

les Vaisseaux n'avoient rien fait contre les Capitulations; Que si on faisoit le moindre tort à un François, ce seroit une declaration de guerre, dont les suites ne pouvoient estre que tres-dangereuses, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Grand Seigneur voulust rompre une ancienne Paix pour soutenir des Pyrates. Le Grand Visir fit assembler plusieurs fois le Conseil sur cette Affaire. On donna des ordres pour augmenter les Garnisons des Places, & jamais pareille alarme n'avoit

agité tous les Esprits. Enfin apres avoir employé toute sorte de moyens pour intimider nostre Ambassadeur, il fut appellé le 23. Aoust chez le Kiaïa, ou Lieutenant du Grand Visir, avec lequel il eut une conférence d'une heure & demie. Le Kiaïa luy fit connoistre l'extrême colere où estoit le Grand Seigneur, pour l'entreprise de M^r du Quesne, & apres l'avoir traitée d'inouïye, ainsi que de teméraire, il luy dit qu'il luy donnoit avis en Amy, qu'il seroit peut-estre

assez heureux , pour pou voir racheter son sang , & celuy des François , par le moyen d'une grande somme. M^r de Guilleragues répondit, qu'il estoit en scûreté à Constantinople comme à Paris, parce que .l'Empereur des Turcs estoit juste, & celuy de France tres-puissant; qu'on ne devoit rien attendre de Luy pour reparer les. dommages de Chio, & que c'estoit aux seuls Tripolins à les payer. Il adjouâta d'un ton fier plusieurs choses qui surprirent le Kiaïa, & qu'assurément

les Ministres de la Porte n'avoient jamais entendus. Il luy parla de tout ce que l'Empereur son Maistre feroit en ce Païs, si on l'irritoit, & finit en luy disant, que si les François importunoient le Grand Seigneur ou le Visir, il les remeneroit tous en France, où l'on se passeroit aisément de la Turquie. Le Kiaïa le traita avec de fort grandes honnestetez; & apres l'avoir exhorté à prendre d'autres résolutions, il alla trouver le Grand Visir, & luy rendit compte de cet

160 MERCURE

entretien. Le Grand Visir étonné d'une conduite si fiere, vit bien qu'il falloit se servir d'autres moyens. On fit partir aussitost le Capitan Bassa, qui arriva à la Rade de Chiq le 4. Septembre, avec 33. Galeres du Grand Seigneur. Il trouva M^r du Quesque bloquant toujors les Tripolins dans le Port. Ils se firent l'un à l'autre beaucoup de civilitez; & contre l'attente du Premier Ministre de la Porte qui avoit crû qu'en voyant l'Armée du Capitan Bassa, M^r du

Quesne consentiroit à quel-
 que accommodement glo-
 rieux au Grand Seigneur, ce
 dernier demeura ferme dans
 sa premiere résolution, ce
 qui obligea le Bassa d'entrer
 en négociation avec luy pour
 l'Affaire des Tripolins. Pen-
 dant qu'elle se traitoit, le
 Grand Visir, qui dépêchoit
 des Courriers incessamment
 à Chio, fut sur le point de
 perdre la vie. La Sultane
 ayant remontré qu'il ne fal-
 loit pas lever un Impost qu'on
 leve ordinairement lors que
 le Grand Seigneur marche,

Feurier 1682.

O

cet Impost apauvrissant trop les Peuples, le Grand Seigneur consentit à le remettre. Cependant il ne fut pas si-tost éloigné, que le Grand Visir le fit lever, suivant la coutume. La Sultane qui le sceut, en donna avis au Grand Seigneur, qui fort irrité contre le Visir, alloit le faire étrangler, lors qu'un Eunuque Favory de Sa Hauteſſe, s'estant jetté à ses pieds, luy fit entendre que le Lieutenant du Grand Visir avoit levé cet Impost sans en avoir reçu l'ordre. Le Visir ab-

sous, appella son Lieutenant, & luy ayant demandé pourquoy il avoit levé cet Impost, il le fit étrangler sans attendre sa réponse. La Sultane qui fut instruite de tout, dit qu'il ne suffisoit pas qu'il eust fait périr un Innocent, ce qu'il n'estoit plus possible de vérifier, qu'il feroit encor des affaires pour le Sopha qu'il ne vouloit pas donner, & qu'il estoit cause du desordre de Chio. Les divers Courriers que je vous ay dit qu'il y envoyoit, luy ayant tous rapporté que M^r du Quesne ne

s'étonnoit point, que la vigilance estoit tout espoir aux Tripolins de recevoir du secours, & que s'il avoit besoin de trente Galeres & de cinquante Vaisseaux pour pousser l'Affaire à bout, le Roy en avoit ordonné l'armement, il crût la devoir accommoder avec M^r de Guilleragues. Ainsi le 13. d'Octobre, veille du Bairan, ou de la Pasque des Turcs, il envoya un Chaoux au Palais de France, pour avertir cet Ambassadeur qu'il l'attendoit dans son Serrail, où il le

prioit de vouloir se rendre. M^r de Guilleragues y estant allé avec peu de suite, fut reçu à l'entrée de ce Serrail par le Chef des Chaoux, qui le conduisit au premier Appartement. Lors qu'il fut dans l'Antichambre, il y eut plusieurs allées & venues sur la maniere dont il auroit l'Audience. On vouloit le faire asseoir sur un Tabouret hors du Sopha. Il le refusa toujours, & prit le party de parler debout. On luy opposa qu'il ne seroit pas séant qu'il parlât sans estre assis, & que

l'Audience devant estre longue, il en recevroit beaucoup d'incommodité. Il répondit, que ne s'agissant que d'une Audience particuliere, il pouvoit parler debout sans conséquence, si le Grand Visir n'aimoit mieux qu'il demeurast dans un Appartement séparé, d'où les paroles seroient rapportées de part & d'autre par les Interpretes. • Apres une longue contestation, on le conduisit dans la Chambre d'Audience. Le Grand Visir y estant entré presque aussitost, salua M^r de Guille-

ragues par une inclination de teste, & monta sur le Sopha, où un Tabouret luy avoit esté préparé. Les Chaoux en présentèrent un autre au bas du Sopha à M^r l'Ambassadeur; mais il se retourna fièrement vers eux, en le repoussant du pied jusques à deux fois, ce qui fut cause que le Grand Visir leur ordonna de ne plus l'importuner sur une chose qui ne luy estoit pas agreable. Il y eut quelques difficultez sur la fonction des Interpretes. Si-tôt qu'on les eut réglées,

168 MERCURE

le Visir prit la parole, & fit de fort grandes plaintes, du procédé de M^r du Quesne. Il dit qu'il avoit tiré sur le Chasteau, abatu plusieurs Maisons, & ruiné des Mosquées ; que le Grand Seigneur en estoit fort en colere, & que l'unique moyen qu'il avoit de l'appaiser, estoit de payer le dommage fait par les François, estimé à 750. Bources de cinq cens Ecus chacune, c'est à dire à trois cens soixante-quinze mille Ecus. M^r de Guilleragues répondit, que les Vais-

seaux de l'Empereur son
 Maistre n'avoient rien fait
 qui püst choquer Sa Hau-
 tesse, ny donner occasion de
 rupture entre les deux Em-
 pereurs; qu'ils n'avoient eu
 d'autres ordres que de pour-
 suivre par tout les Tripolins,
 Ennemis de la France, Py-
 rates; & Rebelles de la Porte;
 que si le Chasteau de Chio
 n'eust pas tiré le premier sur
 les Vaisseaux de Sa Majesté,
 ils n'auroient jamais tiré con-
 tre la Ville. Le Grand Visir
 repliqua qu'ils devoient faire
 leurs plaintes au Grand Sei-

Fevrier 1682.

P

gneur, qui leur en eust fait justice ; & persistant toujours dans ses plaintes, il demanda si l'Escadre des Vaisseaux François resteroit encor long temps à la Rade de Chio. M^r de Guilleragues luy répondit, qu'après que M^r du Quesne auroit terminé l'Af-faire des Tripolins, il viendrait aux Dardanelles pour le demander luy & tous les François, & les ramener en France, si on ne luy accordoit l'Audience sur le Sopha. Que quât aux plaintes qu'on luy faisoit de ce qui s'estoit

passé à Chio , les Tripolins seuls estant cause du desordre, devoient aussi estre seuls responsables du dommage. Apres que le Grand Visir eut envoyé plusieurs fois rendre compte au Grand Seigneur de tout ce qui se disoit dans l'Audience, & qu'il en eut eu plusieurs réponses, il dit à M^r de Guilleragues qu'on luy donneroit trois jours pour se retirer dans son Palais, à examiner avec les Marchands François, les moyens de satisfaire le Grand Seigneur, & qu'il ofriroit ce

P ij

qu'il voudroit. Cet Ambassadeur luy répondit, qu'on luy faisoit une proposition fort inutile; qu'absolument il ne donneroit aucune chose; qu'il le repétoit encor une fois, & que c'estoit là toute la réponse qu'il avoit à faire. Le Visir luy fit entendre qu'il ne faisoit rien que par les ordres exprés du Grand Seigneur; que sa volonté estoit qu'on luy fist payer les sept cens cinquante Bources; & que s'il refusoit de s'y soumettre, il l'alloit faire mener prisonnier aux Sept Tours.

M^r de Guilleragues luy dit, que la prison ne l'étonnoit point, mais qu'il ne répondoit pas de l'événement, & qu'il le prioit de se souvenir qu'il estoit Ambassadeur de l'Empereur de France, Prince assez puissant pour se vanger de l'injure qui luy seroit faite, si le droit des Gens estoit violé dans sa personne. Il ne dit rien davantage, & sortit de l'Audience, pendant laquelle l'Interprete du Visir s'estant servy une fois du terme de Roy, parlant de Sa Majesté, M^r de Guilleragues

luy dit fièrement, qu'il devoit avoir plus de respect pour le plus grand Prince de la Chrétienté, & qu'il ne l'écouteroit plus, si en quelque Langue qu'il s'expliquast, il oublioit à le traiter d'Empereur. L'Interprete qui n'ignoroit pas que ce Titre est deû au Roy, à qui seul de tous les Princes Chrestiens les Empereurs Turcs ont accoustumé de le donner, employa ce terme dans tout le reste de l'Audience, qui dura pres de trois heures. Les menaces réitérées plusieurs fois par le

Visir, avoient fait croire que M^r de Guilleragues n'en sortiroit que pour aller aux Sept Tours, s'il s'obstinoit à ne vouloir point payer la somme qui luy estoit demandée. Cependant il n'y en eut aucun autre que de faire mettre son Cheval dans les Ecuries du Visir, & de mener cet Ambassadeur dans la Chambre du Chef des Chaoux, qui est proche du Divan, où le Grand Ecuyer de Cuisine estoit chargé de luy envoyer toutes sortes de Viandes à la Turque, & les rafraîchisse-

176 MERCURE

mens qu'il souhaiteroit ; mais il refusa ce qu'on luy offrit, & se fit apporter de son Palais toutes les choses qui luy estoient necessaires. Tout le reste de ce jour, & le lendemain, on continua à le menacer de le faire mettre dans les Sept Tours, s'il ne donnoit contentement à la Porte ; & plusieurs Emissaires qu'on luy envoya, firent leurs efforts pour luy persuader d'éviter par là l'indignation du Grand Seigneur, luy représentant que le refus qu'il faisoit de le satisfaire, pouvoit

avoir de fâcheuses suites ; mais tout ce qu'ils pûrent dire, ne fut point capable de l'ébranler. Il leur déclara de la maniere du monde la plus intrépide, qu'il souffriroit toutes choses, plutost que de consentir à aucune proposition qui blessast l'honneur de l'Empereur son Maistre ; & que tout ce qu'il pouvoit promettre, estoit un Présent de Curiositez de France, selon la coûtume des Cours d'Orient ; mais qu'il feroit ce Présent au Grand Seigneur en son nom seul, &

non en celuy de son Empereur.

Le 16. sur les 4. heures apres midy , le Grand Visir à qui M^r de Guilleragues avoit fait dire le jour précédent qu'il ne vouloit plus demeurer dans cette Chambre, luy envoya le Chef des Chaoux, & son Kiaïa, qui luy apprirent que ce Ministre avoit obtenu que le Grand Seigneur se contenteroit du Présent qu'il avoit offert de luy faire en son nom seul , & qu'on luy donnoit six mois pour cela. M^r de Guilleragues ne pût refu-

ser ces conditions, puis qu'il les avoit proposées luy-mesme. Lors qu'il les eut acceptées, on le conduisit chez le Visir à l'Appartement du Kiaïa, où il trouva le Chef des Chaoux. Ces deux Officiers luy firent paroistre une extrême joye, de ce qu'on avoit accommodé cette Affaire; mais il déclara que si celle des Tripolins ne se terminoit, & qu'on différast à luy accorder l'Audience sur le Sopha, il ne s'engageoit à aucune chose. Ils l'assurerent qu'il auroit bientôt tout lieu

180 MERCVRE

d'estre satisfait ; & son Cheval, que l'on avoit mis dans les Ecuries du Grand Visir, n'estant pas prest, le Chef des Chiaoux le pria avec beaucoup de civilité de prendre le sien pour retourner au Palais de France. Il l'accepta, & y retourna ce mesme jour, tout chargé de gloire pour la fermeté avec laquelle il avoit soutenu la dignité de son Caractere.

Tandis que le Grand Visir faisoit agir son adresse pour tirer quelque avantage de l'Affaire de Chio, le Capitan

Bassa suivoit les instructions que luy envoyoit la Porte, & voyoit souvent M^r du Quesne, avec lequel il convint enfin d'un Traité de Paix entre la France & les Tripolins, dont l'un & l'autre signa les Articles. En voicy les principaux.

I.

Tous les François embarquez tant sur les Vaisseaux des Corsaires de Tripoly, que sur ceux qui sont sortis de Tripoly pendant l'année 1681. seront mis en liberté.

II.

Le Vaisseau du Capitaine Cruvillier, pris sous la Banniere de France , & qui est dans le Port de Chio, monté de seize Pieces de Canon, sera rendu, avec ses Agrets, ses Armes, ses Munitions, & son Equipage.

III.

Le Vaisseau l'Europe, pris sous la Banniere de Majorque, & qui se trouve aussi dans le mesme Port, demeurera en dépôt sous l'autorité du Capitain Bassa, avec ses Armes & ses Agrets, jusqu'à ce qu'il ait esté décidé s'il doit passer pour François.

IV.

Les Vaisseaux de Tripoly ne pourront visiter aucun Bastiment négociant sous la Bannière de France, ny toucher aux Personnes, aux Vaisseaux, ny aux Marchandises, pourveu qu'ils soient Porteurs du Passeport de l'Amiral de France.

V.

Tous les Etrangers qui se trouveront sur les Vaisseaux François, seront libres & assurez en leurs Personnes & en leurs Biens; comme aussitois les François, de quelque qualité qu'ils soient, qui se trouveront embar-

184 MERCVRE

queZ sur des Vaisseaux portant
Banniere Etrangere, quoy qu'ils
fussent Ennemis.

VI.

Les Prises Françoises qui se-
ront faites par les Ennemis, ne
pourront estre vendues, ny les
Esclaves, dans aucun des Ports
du Royaume de Tripoly.

VII.

Il sera étably un Consul Fran-
çois à Tripoly.

VIII.

Aucune Prise ne pourra estre
faite sur les Costes de France,
qu'à la distance de dix milles en
Mer.

GALANT. 185

Ces Articles n'eurent pas plûtoſt eſté ſignez, que le Capitan Baſſa les envoya à Conſtantinople, pour eſtre ratifiez par le Grand Seigneur. Cette ratification s'eſt faite, & en conſéquence de ce Traité, le Vaiſſeau du Capitaine Cruvillier a eſté remis entre les mains de M^r du Queſne, avec ſes Canons, ſes Armes, ſes Agrets, ſes Equipages, & cent ſoixante Eſclaves Chreſtiens. On a ſceu que pendant que ces Corſaires ont eſté bloquez par M^r du Queſne, ils en avoient

Fevrier 1682.



soustrait quelques-uns, & le Capitan Bassa luy a promis de faire rendre tous ceux qui reviendront pour s'embarquer sur leurs Vaisseaux, ou qu'on menera à Tripoly par quelque autre voye. Apres que l'on eut restitué ce Navire, & délivré les Esclaves, le Capitan Bassa fit prier M^r du Quesne de vouloir se retirer, parce qu'il luy estoit ordonné de ne point sortir du Port de Chio qu'il n'en fust party, & qu'il estoit dans un grand besoin de vivres. Il y avoit dans ce Port huit Vais-

seaux des Tripôlins, dont on n'a pû en faire sortir que trois, les autres estant denuiez entierement d'Equipage, & les Canonades les ayant extraordinairement endommagés. Ces trois Vaisseaux sont allez se munir de vivres en Candie, pour passer de là à Tripoly, où ils mènent M^r de la Magdeleine, qui va y faire les fonctions de Consul de la Nation Françoisé.

Pendant que M^r de Guilleragues soutient l'honneur de la France avec autant de fermeté que d'éclat, & qu'il

Q ij

s'obstine à ne vouloir rien donner au Grand Seigneur de la part du Roy, la Cour de Vienne fait partir le Comte Albert de Caprara pour Constantinople, où il va porter pour plus d'un million de Présens. Il y a outre l'argent comptant qui doit servir pour les dons secrets, seize Horloges de différentes façons, des Cabinets, des Miroirs, des Cassoletes, des Chandeliers, des Soucoupes, des Tasses, des Bassins, & des Vases de toutes manieres. Les Présens destinez pour Sa

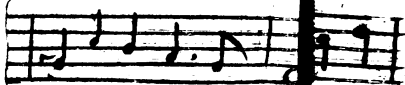
Hautesse , & pour les Sultanes, sont fort enrichis de Diamans. Le temps nous fera sçavoir ce que produira cette Ambassade.

Rien n'est plus digne de suivre un Article si glorieux à la France , que les Paroles de l'Air nouveau que je vous envoie. Tout est de M^r de Bassilly, qui les a faites à l'honneur du Roy. C'est ce qui luy arrive presque toujours de composer l'un & l'autre ensemble. Il promet encor un Livre d'Airs qui sera gravé pour le mois de

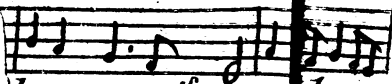
190 MRECVRE

Mars , & qui fera connoître au Public qu'il a toujours le même génie pour le Chant, pour les Paroles , & pour les seconds Couplets en diminution. Ce Livre sera intitulé, *Second Mélange*. Aucun des Airs qu'on y trouvera n'a encor paru, & les Connoisseurs à qui il a bien voulu les faire entendre, assurent qu'il n'a jamais rien fait de si beau. Il est également fécond pour les Airs Sérieux, pour les Spirituels, pour les Bachiques, & les Chançonnetes. Son Livre de

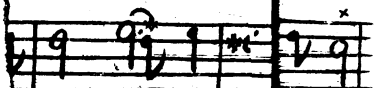
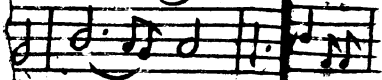
con
tou
ur
, &
en
in
u-
u-
es
n
c
n



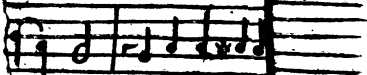
veuda



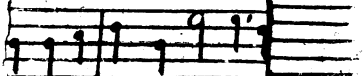
denas propre yeuaro dans



deuons plaindre ceu d'histoi



et



lz ne lepouront croire et

GALANT. 191

l'Art de Chanter est dans une estime générale. Aussi le voit-on cité en divers endroits dans celui que le Pere Menestrier a mis au jour, *Des Représentations en Musique*. Il a rendu justice par là à M^r de Bassilly, quoy qu'il ne luy soit connu que par son Ouvrage.

AIR NOUVEAU.

Grand Roy, quel bonheur est
le nostre,

*D'estre nez dans un temps où de nos
propre yeux*

Nous voyons ce que nos Ayeux

192 MERCURE

*N'ont jamais vû dans pas un autre!
Nous devons plaindre ceux qui vien-
dront apres nous.*

*Ils n'apprendront que par l'Histoire
Vos exploits dont les Dieux mesmes
seroient jaloux;
Et ce qu'ils apprendront, ils ne le
pourront croire.*

Il vous fera plus aisé, Ma-
dame, de ne pas manquer de
foy pour ce que j'ay à vous
dire d'une Personne de vostre
Sexe, puis que les Dames
ont naturellement l'esprit
vif & délicat, & qu'il ne leur
manque à la plûpart, pour ac-
querir les plus belles connois-
sances, que la volonté de s'ap-
pliquer.

pliquer. Celle dont j'ay à vous faire connoître le mérite est de Carpentras, & s'appelle Madame de Roque-Montroufe. Elle a esté élevée par un Pere qui n'ayant qu'elle d'Enfans, & estant un des plus riches Gentilshommes de la Province, n'a rien épargné pour luy faire apprendre les Sciences les plus relevées. Ainsi elle possède admirablement la Philosophie de Descartes, la Geométrie, & la Sphere, & quand elle veut se divertir à faire des Vers Latins, peu de

Fevrier 1682.

R

194 MERCVRE

Personnes entreprendr oient de la surpasser. Vos Amies me pardonneront, si je vous fais part d'une Epigramme de sa façon en cette Langue. Elles ne perdront rien de la pensée, vous ayant pour Interprete. M^r son Mary estant allé à une Maison de Campagne à un quart de lieuë de la Ville, où quelqu'un de ses Amis l'avoit prié de venir passer le jour des Roys, elle fit ces quatre Vers qu'on luy porta de sa part le lendemain.

*Es mihi per sonnum visus diademate
cinctus,*

*Regales leges projiciens populo.
Ast ubi contigerat cum somno visa
perire,
O utinam, dixi, somnia vera forent.*

Madame de Roque ne fait pas moins bien des Vers François, & ceux qui suivent en font une preuve.

TRADUCTION DE LA
xxiii. Ode du premier Livre
d'Horace, qui commence par
Vitas binmuleo, &c.

BELLE Chloé, mon aimable Ber-
gere,
D'où vient que vous m'évitez,
Semblable au Fan qui va chercher
sa Mere
Parmy des Monts écartez ?

R ij

SZ

Pour peu que les Zéphirs par leurs
douce haleines
Dans nos sombres Forests fassent
bruire les Chênes,
On bien qu'en la belle saison
Un Lézard agite un Buïsson,
Ce Fan tremble, & son sang se glace
dans ses veines.

SZ

Cependant loin d'avoir le barbare
dessein
De courir apres vous comme un Tigre
inhumain,
Ou tel qu'un Lyon en colere
Qui veut vous déchirer le sein,
Je songe à vous donner un conseil
salutaire.
Puis que vos yeux sont faits pour tout
et la mer,

*Que vostre jeune cœur est en âge
d'aimer,*

Cessez de suivre vostre Mere.

M^r Tronçon, Conseiller
de la Grand'Chambre est
mort depuis quinze jours,
âgé de soixante & quatre ans,
apres une demy-heure de ma-
ladie. On luy a trouvé deux
Pintes d'eau dans la poitrine.
Sa probité l'a fait regretter de
tous ceux qui l'ont connu. Il
estoit bon Juge, tres-intelli-
gent, & n'ignoroit rien de
tout ce qu'un Homme de sa
profession doit sçavoir. M^r
son Pere avoit esté Conseiller

R iij

193 MERCURE

en la Grand'Chambre, Secrétaire du Cabiner, & Intendant des Finances sous le Regne de Louïs XIII. La confiance que Sa Majesté avoit en luy, donna quelque ombrage à ceux qui se mesloient alors des Affaires. Ils suposerent pour obtenir son éloignement, qu'il vouloit mettre de la division entre le Roy & la Reyne. Il fut banny de la Cour sous ce prétexte, & rappelé seulement apres la mort de ses Ennemis. Il jouït peu de cet avantage, n'ayant vécu que trois jours

après son retour. Il avoit épousé Claude de Seve, Sœur de feu M^r de Seve, Conseillier au Conseil Royal des Finances, Pere de M^r le Premier Président de Mets, & de M^r l'Evesque d'Arras.

L'Ayeul de M^r Tronçon, est mort Maître des Requestes. Il épousa Marie de l'Etoile, Petite-Fille de M^r de Montholon, Garde des Sceaux de France. Ce fut luy qui porta la parole au Duc du Maine au nom des Notables de Paris, pour le presser de faire la Paix avec Henry

R. iiij

IV. & sur ce que luy dit ce Duc qui luy parloit sans aveu, il luy montra la Délibération des Notables qu'il tenoit cachée sur sa chemise. Le Duc du Mayne luy promit de faire assembler les Etats, afin de résoudre sur la priere qui luy estoit faite.

• Son Bisayeul, marié avec Jeanne du Pré, Fille de Jean du Pré, Seigneur de Cossigny, est mort Doyen du Parlement de Paris. Il fut Prevost des Marchands pendant les Guerres de François I. & de Charles Quint. Sa fidelité

le fit continuer dans la mesme Charge, ce qu'on croit qui n'avoit jamais esté fait pour aucun autre avant luy. Il estoit encor Prevost des Marchands, lors que Charles-Quint passa à Paris, & ce fut luy qui eut l'avantage de le recevoir.

Son Trifayeul, à qui Jeanne de Mirebeuf apporta la Terre du Coudray, fut le premier de cette Famille qui s'établit à Paris. Ils firent bastir la Chapelle qui est derriere le Chœur de Saint Germain Laxerrois, pour servir de

Sepulture à leurs Descendants. Je vous ay parlé d'abord de la probité de M^r Tronçon. Pour vous faire voir avec quelle exactitude, & quel des-intéressement il rendoit justice à tout le monde, je n'ay qu'à vous faire part d'une action qu'on ne peut assez louer. Son Secrétaire ayant reçu de l'argent pour soustraire une Piece d'un Procès dont il estoit Rapporteur, ceux qui l'avoient corrompu gagnèrent leur Cause. Les Perdans vinrent se plaindre à M^r Tron-

çon, & le convainquirent de ce qui avoit esté fait en faveur de leurs Parties. Il chassa son Secrétaire, & pour réparer la perte que sa mauvaise foy leur avoit causée, il leur donna huit à neuf mille francs de son propre argent. Il avoit esté reçu Conseiller en 1644 & estoit l'aîné de quatorze Enfans; son Pere, cadet de neuf; son Ayeul, cadet de dix-huit; & son Bisayeul, cadet de quatre. Cependant de toute cette nombreuse Famille, il ne reste plus aujourd'huy que trois de Messieurs

les Freres. L'un est Supérieur du Séminaire de S. Sulpice. Le second passe sa vie dans le même Séminaire ; & le troisième , qui est le seul qui soit demeuré au monde , a esté employé en plusieurs affaires tres-importantes , & envoyé par le Roy vers la plupart des Princes de l'Europe. Madame Tronçon , Veuve de celuy dont je vous apprens la mort, est Fille de M^r de Beauffay, Auditeur en la Chambre des Comptes. C'est une Dame d'un mérite singulier , & d'une vertu géné-

ralement reconnue.

M^r Doujat, Conseiller en la Seconde des Enquestes, reçu à cette Charge le 30. Aoust 1647. est monté à la Grand'Chambre en la place de M^r Tronçon. Il est Fils de feu M^r Doujat, mort depuis quinze ans Conseiller dans la même Chambre Quoy qu'il se soit particulièrement appliqué à la connoissance de ce qui regarde les affaires, les belles Lettres ne luy sont pas inconnues, & il leur donne tous les momens qu'il peut dérober à ses nécessaires occupations.

206 **MERCVRE**

M^r de Nyert, Premier Valet de Chambre de Sa Majesté, est mort dans le même temps que M^r Tronçon. Il estoit âgé de quatre-vingt sept ans, & avoit servy sous Louïs XIII. qui l'honoroit d'une bienveillance particuliere. Il s'estoit retiré de la Cour il y a déjà plusieurs années, non seulement à cause de son grand âge, mais parce que M^r de Nyert son Fils receu en survivance, estoit tres-capable de remplir le devoir de cette Charge. On peut dire de ce Fils qu'il sert le

Roy selon son gré, & s'est beaucoup dire.

Nous avons aussi perdu Messire Merry de Vic, Comte de Fienne, Seigneur d'Ermenouville. Il estoit Fils de M^r de Vic, Garde des Sceaux de France, Frere de M^r de Vic, qui est mort Archevesque d'Ausich, & Neveu de M^r de Vic Gouverneur de Calais, & Vice-Admiral de France. De Vic porte, de gueules à deux Bras & Mains dextres jointes ensemble, mouvantes de deux flancs, & posée en face, le tout d'ar-

208 MERCURE

gent ; & en chef un Ecuillon d'azur , chargé d'une Fleur-de-Lys d'or , & d'une Bordure de même.

Vous aurez appris il y a longtemps, la mort du R. P. Jean Eudes, l'un des plus célèbres Missionnaires qu'on ait eus depuis longtemps , & dont l'Eglise ait reçu de plus utiles services. Il a travaillé sans aucun relâche pendant plus de soixante ans à prêcher , catéchiser , instruire , & faire des Missions , auxquelles il s'est quelquefois trouvé pour un seul Sermon

jusqu'à quarante mille personnes. Il a étably plus de cinquante ou soixante Maisons de Séminaire en Normandie & ailleurs, & a fait de tres-grands fruits à l'égard des Prétendus Réformez. Je ne parle point d'un fort grand nombre de Monastères de Filles, dont il estoit Directeur, & auxquelles il a fait de tres-grands biens. M^r l'Evesque de Bayeux, à qui les Personnes de pieté ont esté toujours recommandables, voulant rendre honneur à la memoire de ce grand

Fevrier 1682.

S

Missionnaire , luy fit faire le mois passé un Service des plus solennels dans l'Eglise de Nostre-Dame de Caën. Quelque grande qu'elle soit, elle se trouva trop petite pour contenir ceux que l'envie d'entendre l'Eloge de cet illustre Défunt attira en foule. La Messe fut célébrée par M^r de Longaunay , Grand Doyen de Bayeux , Homme d'autant de mérite que de naissance. Elle ne fut pas si-tôt achevée, que M^r Jollain, Chanoine de la Cathédrale de Bayeux, monta en Chaire.

GALANT. 211

Il eut un beau champ de faire paroître son éloquence ordinaire. Aussi fut-il admiré dans son Oraison Funèbre. C'estoit proprement le Panégyrique de la Vertu. Le Pere Eudes qui l'a si parfaitement pratiquée pendant sa vie, estoit Frere de M^r de Mezeray, à qui nous devons l'Histoire de France.

On m'a fait voir le commencement d'un petit Traité, qui peut estre utile à beaucoup de Gens. Vous en conviendrez quand je vous diray qu'il a pour titre, *l'Art de*

S. ij

se taire. Il est divisé en petits Chapitres, dont je vous envoie les trois premiers. Je ne vous puis dire qui en est l'Auteur. Si j'en juge par le stile, il est de la mesme Plume que les Conseils donnez à Iris.



2252 52525252 52 52

L'ART DE SE TAIRE.

CHAPITRE I.

Combien l'Art de se taire est au dessus de celuy de l'Eloquence.

IL est surprenant qu'on ait donné tant de regles aux Hommes, pour ne leur apprendre qu'à parler, & qu'on ne leur en ait donné aucunes pour leur apprendre à se taire. Cependant il y a bien plus d'art à l'un qu'à

l'autre, & l'on a beaucoup moins de secours de la Nature, pour se taire, que pour parler. Combien de Gens naissent grands Parleurs ou grands Orateurs, si vous voulez; & combien peu naissent avec les talens de ne parler point? On a fait un Art de parler beaucoup sur peu de chose, & il en faloit faire un de parler peu sur bien des choses. Que la Rhétorique ne nous vante point tant ses figures. Une Personne ignorante, pourveu qu'elle soit passionnée, va faire honte à Cicéron. Il est vray qu'elle ne sçaura pas le nom des figures qu'elle aura employées, &

que Cicéron le sçaura. Voila tout l'avantage qu'aura Cicéron sur elle, pour avoir étudié la Rhétorique. Mais l'Art de se taire est bien autre chose. Ce n'est point la passion qui l'enseigne. Ce n'est que la raison, & l'on sçait assez combien les leçons de l'une sont plus difficiles à suivre que celles de l'autre. Un Homme qui se tait, raisonne ; & bien souvent un Homme qui parle, ne raisonne guère. Voyez les Femmes. Elles sont naturellement éloquentes. Aussi ne se fie-t-on pas trop à leurs raisonnemens. J'ay trouvé un nombre prodigieux d'Orateurs

216 MERCURE

en lisant l'Histoire tant ancienne que moderne. On ne voit que Gens qui parloient beaucoup, & qui mesme parloient bien ; mais je n'ay trouvé qu'un Homme qui ait mérité le glorieux nom de Taciturne. Tout le monde tombera d'accord qu'il l'a bien soutenu. Il a esté le Chef d'une des plus grandes Affaires qui ayent peut-estre esté jamais faites. C'est Guillaume Prince d'Orange, le plus considérable de ces illustres Gueux qui ont formé la République des Provinces Unies. Le Cardinal de Granvelle, zélé Partisan de l'Espagne, sçavoit bien
ce

ce que valoit le silence de cet Homme-là; car quand on luy vint apprendre que les Comtes d'Egmont & de Horn estoient arrestez, il demanda si l'on avoit pris aussi le Taciturne. Comme on luy répondit que non; Ah! dit-il, on ne tient donc encor rien. Comparez à Guillaume d'Orange ces beaux Parleurs Cicéron & Demosthène, & vous verrez qu'avec toute leur Rhétorique ils ne se sont pas tant fait craindre de leurs Ennemis. Ils ont tous deux finy leur vie assez malheureusement, pour avoir trop parlé, & je croy que

Fevrier 1682.

T

par leurs dernières paroles ils détestèrent toutes les autres. Ne fut-ce pas une admirable entreprise que celle que tout un Peuple fit de ne parler guère ? J'entens le Peuple de Lacédémone, qui dans son stile serré a dit mille fois plus de bons mots que le Peuple d'Athènes qui parloit tant. Que Philippe Roy de Macédoine envoyast demander aux Lacédémoniens le passage par leurs Terres, ils répondoient à la longue Harangue de son Ambassadeur, Non, & ce Non les faisoit plus craindre que tout ce qu'auroient débité les Orateurs Athéniens sur

cette matiere. Tâchons donc à retrouver cet Art de se taire, que l'on sçavoit si bien à Sparte. C'est une des plus belles choses de l'Antiquité, qui s'est entierement perdue, & à laquelle on n'a pourtant point de regret, quoy qu'on soit fort fâché de la perte de beaucoup de Secrets anciens qui ne valaient pas celuy-là. Mais lors que j'entreprends de guérir ceux qui ont la maladie de trop parler, il se présente une si grande foule de Malades, qu'il faut nécessairement les séparer par petites Troupes, pour dire à chacune ce qui luy convient. Nous en ferons une

T ij

220 MERCVRE

des Femmes, une des Confidens, une des Amans, une des Auteurs, une des Nouvellistes, une des Plaideurs, une des Donneurs de conseils, & une des Marys. Peut-être viendra-t-il encor quelques Gens à qui nous ne nous attendons pas présentement, qui auront besoin qu'on leur donne quelque petite Recepte pour leur mal.

CHAPITRE II.

De l'Art de se taire pour les Femmes.

VOicy un terrible Chapitre, & je croy que dés le Titre mesme bien des Gens s'en mo-

queront. L'Art de se taire pour les Femmes, c'est comme qui diroit l'Art de ne mourir jamais. Cependant voyons si au hazard des plaisanteries qu'on en pourra faire, nous ne gagnerions point quelque chose sur les grandes Parleuses. Premièrement, ce seroit beaucoup, si dans la conversation on pouvoit obtenir qu'elles ne parlâssent point toutes ensemble. J'admire la facilité qu'elles ont à se parler toujours les unes aux autres, sans s'entrecouter jamais. Il faut avoir l'esprit merveilleusement vif, pour répondre à ce qu'on n'a point entendu. Si

222 MERCURE

quelqu'une se taist par hazard pour attendre qu'une autre ait achevé de parler, vous luy voyez l'air inquiet & distrait, & vous lisez dans ses yeux l'impatience qu'elle a de reprendre la parole. Il y en a qu'on voit qui s'ennuyent cruellement pendant le moment qu'elles passent à écouter. Aussi quand elles se sont une fois ressaisies du droit de parler, c'est un privilege dont elles font valoir admirablement les avantages. J'avouë que celles-là sont hors d'état de guérir; mais les autres ne devroient-elles pas, du moins pour leur interest commun, con-

venir de ne parler que les unes
 apres les autres ? Pourquoy par-
 donnent-elles si aisément qu'on
 ne les écoute point ; & si elles
 veulent estre écoutées , que n'é-
 content-elles ? Est-ce qu'elles ne
 parlent que pour se décharger la
 langue de quelque humeur mor-
 dicante & acre qui les incom-
 mode ? Secondement , ce seroit
 encor un grand point, si elles vou-
 loient bien ne repéter que le moins
 qu'il se pourroit. Qu'une Femme
 ait esté frappée vivement de quel-
 que chose, par exemple de quel-
 que Habit mal-entendu, & qu'il
 luy vienne douze visites l'une

T iiij

apres l'autre, voila douze descriptions de cet Habit, toutes également éloquentes & animées. J'en ay veu qui sortoient exprés de chez elles pour aller répandre par toutes les Maisons de leur connoissance un Recit qui leur plaisoit. Heureux ceux qui leur échapoient ! Mais me seroit-il permis de toucher à cette source inépuisable de conversations inutiles parmy les Femmes ; à toutes ces menuës nouvelles de Jupes que les unes veulent avoir ; des Points que les autres ont achetez , & de mille autres choses aussi considérables ? Si tout cela estoit re-

tranché de leurs entretiens , elles seroient bien réduites à avoir plus d'esprit qu'elles n'en ont d'ordinaire , ou à garder un silence qui auroit bien plus d'air d'esprit que cette prodigieuse intempérance de parler sur ces sortes de sujets. Mais quoy ? Veut-on qu'elles perdent le talent qu'elles ont de parcourir en un moment les Gens depuis la teste jusqu'aux pieds ; de deviner le prix de tout ce qu'elles leur voyent , de retenir le nombre & la qualité de tous les Habits qui ont jamais esté portez dans une Ville , de pénétrer dans tous les secrets de ménage que l'on

peut avoir sur cette matiere-là?

En verité ces raisons me paroissent si fortes, que j'aime mieux me taire moy-mesme, que de leur en donner inutilement des leçons.

CHAPITRE III.

De l'Art de se taire pour les Confidens.

JE croy qu'il vaudroit bien mieux apprendre aux Gens l'Art de ne point dire leurs secrets, que d'apprendre à ceux à qui on en confie, l'Art de les taire; mais comme on est quelquefois pressé de se décharger le cœur, il

faut avoir pitié de ceux qui parlent, ~~et~~ enseigner à leurs Confidens à ne parler point. La raison la plus générale qu'ils ayent pour autoriser leur indiscretion, c'est que si les Personnes intéressées n'ont pû garder leurs propres secrets, ce n'est pas grande merveille, si eux qui n'y ont pas le mesme intérêt, ils se trouvent encor moins en pouvoir de les garder. Mais, ne leur en déplaise, cette raison n'est pas bonne; car si je confie mon secret, c'est qu'il faut que je me soulage en le confiant; que c'est une chose dont je suis si plein, qu'elle m'é-

chape, qu'enfin il faut que j'en parle. Mais celuy à qui je la confie n'en est pas si incommodé que je l'estois. Il reçoit avec tranquillité ce que je luy dis le plus souvent avec beaucoup de mouvement & d'agitation. Si je me suis trahy, ç'a esté par trop de chaleur; & s'il me trahit, c'est de sang-froid. Mais quelle obligation avons-nous aux Gens des secrets qu'ils nous confient, parce qu'ils ne les peuvent garder? A la verité, on ne leur en a pas beaucoup; mais si on ne leur est fidelle par reconnoissance, il faut du moins l'estre par pitié. Ce sont

de pauvres Gens qui n'ont pû
s'empescher de parler, & qui
sont bien à plaindre. Que sça-
vons-nous ? Il nous en peut arri-
ver autant. Je dis bien plus.
Cette legereté mesme avec la-
quelle on nous a dit des secrets,
est une raison pour nous les faire
mieux garder, car nous n'aurons
pas trop d'honneur à nous vanter
de la confiance qu'on a eüe en
nous. On peut donc découvrir un
secret quand il est tel qu'on s'en
puisse faire honneur ? Non, cela
ne va pas si viste. J'avouë qu'on
a beaucoup de peine à se taire,
quand la confidenee qu'on a re-

230 MERCURE

çeuë, flate nostre vanité. On a à chaque moment ces secrets-là sur le bout de la langue. Si nous ne disons pas ce que nous sçavons, nous voulons du moins qu'on sçache que nous le sçavons. Nous prenons je-ne-sçay-combien de manieres d'une discretion indiscrete. Un petit tour d'yeux, un air de se taire, un rien, nous sauve une partie de l'honneur que nous ne voulons pas perdre; Et c'est peut-estre pourquoy ce Sage à qui un Roy demandoit ce qu'il vouloit qu'il luy donnast, répondit, Donne-moy tout ce que tu voudras, pourveu que ce ne

soit pas ta confidence. Apparemment, tout sage qu'il estoit, il craignoit d'en tirer trop de gloire, & de ne s'en taire pas. Cependant si l'on veut consulter la vanité mesme, on ne perd rien à bien cacher les secrets dont on est dépositaire. Le temps vient que tout se découvre, & qu'on a mille fois plus d'honneur à estre reconnu pour Confident fidelle, que si auparavant on eust esté connu seulement pour Confident.

M^r le Comte de la Mothe-Houdancourt, digne Neveu du Maréchal de ce nom, a

232 MERCVRE

esté gratifié de la Charge de Premier Sous Lieutenant des Chevaux-Legers de la Garde de Sa Majesté , en considération de ses services. Il y fut reçu à Chastou le neufvième de ce mois , par M^r le Duc de Chévreuse , & presta le Serment de fidélité entre les mains de M^r le Maréchal de Créquy , à la teste de la Brigade des Chevaux - Legers.

Le Roy a nommé M^r le Baron de Breteüil, Lecteur ordinaire de sa Chambre, son Envoyé Extraordinaire au

pres de M^r le Duc de Mantoue. Ainsi il va remplir la place de M^r l'Abbé Morel, qui y résidoit en la même qualité. Je vous ay parlé plusieurs fois de M^r de Breteüil le Pere, & de toute sa Famille. Il est impossible que l'on ne parle souvent de ceux qui servent le Roy en divers Emplois, & qui le servent d'une maniere agreable. On ne peut douter que M^r le Baron de Breteüil ne s'aquite dignement de celuy que Sa Majesté luy vient de donner. Il a de l'esprit infiniment, mais de cet

Feurier 1682.

V

esprit ailé, & qui plaist par tout, & sa Personne soutient noblement cet avantage.

M^r de Basville, Maistre des Requestes, Fils de feu M^r le Premier Président de Lamoignon, & Frere de M^r l'A-
vocat General qui porte ce nom, a eu l'Intendance de Poitou. L'exactitude qu'il a toujours fait paroistre dans les fonctions de sa Charge, jointe au sincere raport qu'il fit au Roy de l'Affaire des Remparts, & qui obligea Sa Majesté à prononcer contre Elle-mesme, fait assez con-

noître ce qu'on doit attendre de sa probité, dans cette grande & importante Commission. C'est une vertu si fort attachée à ceux de cette Famille, qu'elle y peut passer, ainsi que l'esprit, pour héréditaire. Ce que je vous ay dit dans cinq ou six de mes Lettres des soins de M^r de Marillac, pour tout ce qui a regardé la Conversion des Religioneux de Poitou, ne vous peut avoir laissé ignorer, qu'il estoit Intendant de cette Province. Les services qu'il y a rendus à Sa Majesté,

V ij

l'ont tellement satisfaite, que pour l'en récompenser, Elle a permis que M^r de Marillac son Pere se démist en sa faveur de sa Charge de Conseiller d'Etat. Je vous ay si souvent parlé de cette Maison, que la crainte de répéter m'empesche aujourd'huy de vous en rien dire.

Le Carnaval s'est passé icy avec des marques d'une joye si générale, qu'on a connu aisément qu'elle estoit l'effet de l'heureux repos dont le Roy nous fait jouïr. Jamais il n'y eut tant de Parties de diver-

tissement, jamais tant de somptueux Régales, & jamais tant d'affluence de monde à l'Opéra, & aux Comédies. Les deux dernières Pièces nouvelles que l'on a représentées, sont *Zélonide Princesse de Sparte*, & *le Parisien*. L'Auteur de la première est un Homme de mérite, qui s'est acquis grande réputation par tout ce qui est party de sa Plume. Il y a longtemps qu'il a l'estime particulière de M^r Pélisson. La parfaite connoissance d'un aussi honneste Homme,

238 MERCVRE

ne luy pouvoit inspirer que beaucoup d'esprit, & de nobles sentimens. Aussi les voit-on briller dans toute sa Piece. C'est ce même M^r Genest qui a remporté l'un des premiers Prix de Poësie, que l'Académie Françoisè a distribuez. Il accompagna M^r le Duc de Nevers, lors qu'il conduisit Madame la Duchesse Sforce en Italie. L'esprit de ce Duc est connu de tout le monde, & c'est une preuve qu'on en a beaucoup, que de mériter d'avoir part à son estime. Ce Voyage est

cause que M^r Genest nous a donné la description de Tivoly. C'est un Ouvrage que je vous ay envoyé dans quelque une de mes Lettres , & je me souviens que vous l'avez admiré. Vous pouvez juger par les beaux Vers , dont il est rempli , que sa Tragédie en est toute pleine. On les a fort applaudis , & les plus Critiques sont tombez d'accord que c'estoit avec justice. M^r le Maréchal Duc de Vivonne régala de cette Piece une fort belle Assemblée, le soir du dernier jour du

240 MERCVRE

Carnaval. Elle fut mêlée d'Intermedes de Musique. Tout fut éclatant dans cette Feste. M^r de Vivonne la donnoit, c'est assez dire.

Le Parisien, Comédie nouvelle, a esté jouée alternativement avec *Zélonide*. Les plus portez au chagrin se divertiroient à cette Piece. On y rit par tout ; & il seroit mal aisé de ramasser dans un seul Ouvrage un plus grand nombre de choses plaisantes. Elle a cela de nouveau, qu'il y a un Personnage de Femme tout Italien. Mademoiselle
Guerin,

Guerin, à quicette Langue est familiere, soutient ce rôle admirablement, & y fait paroistre avec beaucoup d'avantage cette finesse d'esprit, dont elle accompagne tout ce qu'elle jouë.

Les Bals ont esté en fort grand nombre.. Celuy qu'a donné le Fils de M^r Talon, qui dans son peu d'âge est un prodige d'esprit, méritoit bien l'illustre Assemblée qui s'y trouva. M^r le Duc de Bourbon luy fit l'honneur d'y venir, accompagné de M^r le Chevalier de Longue-

Fevrier 1682.

X

ville, de M^r le Prince de Tingry, & de M^r de S. Simon. Vous sçavez, Madame, que ce jeune Prince est aussi considérable par ses belles qualitez, que par la grandeur de sa naissance. C'est une merveille de voir dès ses premières années, combien son discernement est juste sur le vray mérite. Comme il en connoist beaucoup dans le Fils de M^r Talon, il fut bien aise de luy marquer son estime dans l'occasion du Bal, dont j'ay commencé à vous parler. La plus belle Jeunesse

de la Cour en partagea les
plaisirs , ainsi que M^{rs} les
Marquis de Poussé & de
Roussillon , & M^{rs} de Chail-
lou & de Miramion. On y
vit Mesdames de Buffy , de
Menillet, & de Berulle. Ma-
demoiselle de Seraucourt y
parut avec éclat. On y admi-
ra Mademoiselle d'Acigné,
& tout le monde demeura
surpris des charmes naissans
de la jeune Mademoiselle
Barentin. Le petit M^r Talon
ayant dancé, mit un grand
Carreau sur une Estrade &
y fit asseoir la Reyne du Bal,

qu'il avoit choisie à peu près de son mesme âge. Il luy débita cent choses galantes qui n'estoient point d'un Enfant. Aussi l'est-il moins qu'il ne paroist. Ce que je vay vous en dire en est une preuve. Il estoit un jour chez Madame la Duchesse, & faisoit sa cour à Mesdemoiselles de Bourbon & de Montmorency. Ces jeunes Princesses se divertissant à de petits jeux, l'avoient mis de la partie; & Mademoiselle de Montmorency estant obligée de le baiser, comme il la vit s'a-

vancer vers luy, il se retourna sans s'émouvoir, & mettant un genoüil en terre, il luy baïsa le bas de la Robe, en luy disant, *Ah ! ma Princesse, qu'allez-vous faire ?* Tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit est au dessus de l'imagination ; & si M^r l'Avocat General Talon n'estoit pas le Pere d'un Enfant si accompli, on ne pourroit croire qu'il eust autant d'esprit qu'il en a.

Monsieur avoit esté si content du premier Bal que luy donna M^r de Mannevillete,

X iij

qu'il luy demanda une seconde Assemblée, à laquelle il ne manqua pas de se trouver. Tout ce qu'il y a de plus illustre à la Cour, s'y estant rendu exprés, y demeura jusqu'à quatre heures du matin. Tout s'y passa avec les mesmes apprets, & la mesme affluence de Personnes du premier Rang, qu'on y avoit veuës la premiere fois, ce qui fait dire que cette Maison est le séjour de la joye & de la magnificence. L'Opera d'Atis, la Comedie Françoisë, l'Italienne, & le

Bal, ont fait tour à tour les divertissemens de Leurs Majestez. Il y a eu quelques Bals où la Cour estoit parée, & rien n'en peut exprimer l'éclat. On ne peut douter qu'il ne fust fort grand, les François estant toujours si bien mis, & ayant si bonne mine, que pour paroître beaucoup, ils n'ont pas besoin d'un ajustement extraordinaire.

Je quitte les belles & nombreuses Assemblées, pour vous faire part d'un teste à teste, qui n'a pas esté heureux pour deux Amans tra-

248 MÉRCVRE

versez dans leurs amours.

Un Homme de Robe , estimé par tout pour les belles qualitez , voyoit une jeune Demoiselle , qui ayant beaucoup de bien , avoit encore plus dequoy engager un honneste Homme par son esprit & par son mérite , que par l'avantage qui luy estoit seûr du costé de la Fortune. Il avoit accès chez elle par le privilege d'une alliance un peu éloignée ; & ce privilege luy donnant souvent l'occasion de luy parler sans témoins , il en profita si bien ,

que luy témoignant beaucoup d'amour, & ayant l'humeur fort insinuante, il l'engagea enfin à luy dire que les assurances qu'il luy donnoit de sa passion ne luy estoient point ~~de~~ agréables. Leur intelligence augmenta avec le temps; & si la Belle eust esté maistresse absolüe de ses volontez, l'Officier eust pû se répondre de son choix; mais elle avoit une Mere, dont l'averfion pour les Gens de Robe avoit paru en plusieurs rencontres; & ce n'estoit pas une chose aisée que venir

250 **MERCVRE**

à bout de son esprit. Cet obstacle n'étonna point l'Officier. Comme il la voyoit se plaire en son entretien, il crût qu'en la ménageant adroitement, il pourroit enfin se la rendre favorable, & dans l'esperance de se l'acquérir, il luy fit la cour avec plus de soin, sans luy découvrir ce qu'il sentoit pour sa Fille. L'affaire estoit dans ces termes, lors que cette Mere, qui estoit ambitieuse, se vit en pouvoir de choisir pour Gendre un Homme de Cour. C'estoit un Cavalier fort bien

fait, attaché auprès du Roy par une Charge tres-considérable. Vous pouvez juger avec quelle joye elle écouta la proposition qu'une Amie commune luy vint faire de sa part. Elle donna sa parole, & ne douta point que sa Fille ne la tint avec beaucoup de plaisir; mais elle fut fort surprise de n'en recevoir qu'une réponse tres-froide. La Belle luy dit que n'ayant dessein de se marier que pour vivre heureuse, elle vouloit voir si l'esprit du Cavalier auroit du rapport avec le sien;

252 MERCURE

& avant qu'on luy permist de rendre aucune visite, elle la pria de luy donner quelque temps pour se consulter elle-mesme sur une affaire de cette importance. Elle demanda ce temps pour avoir celuy de prendre conseil de l'Officier. Cette nouvelle le mit dans un trouble qu'il vous est aisé de concevoir. Quelques devoirs qu'il eust rendus à la Mere, il se voyoit un Rival trop redoutable pour conserver l'esperance de la faire entrer dans ses interests. Ainsi il n'en eut

qu'en sa Maistresse, qui ayant pour luy une veritable estime, luy promit d'estre constante, & se servit de mille détours pour se dispenser de donner parole en faveur du Cavalier. La Mere étonnée d'une résistance qu'elle n'avoit pas préveuë, commença de soupçonner l'attachement secret de sa Fille. Elle fit réflexion sur le changement de l'Officier, qui estant naturellement fort enjoué, estoit tout d'un coup devenu chagrin; & les observant tous deux lors qu'ils se parloient

en sa présence, elle crût voir dans leurs yeux le secret qu'ils luy cachôient, & ne douta plus qu'ils ne s'aimassent. Elle en fit grand bruit, & dit des choses si fâcheuses à sa Fille, que cette aimable Personne en estant outrée, s'échapa enfin à luy répondre, que s'il estoit vray que l'Officier eust touché son cœur, les voyes qu'on prenoit n'aideroient pas fort à l'en bannir. Ce fut assez dire pour faire prendre à la Mere les plus violentes résolutions. Elle défendit à l'Officier de

venir jamais chez elle , & garda sa Fille si étroitement, que l'ayant toujourns devant les yeux, elle luy osta papier & encre, de peur que la nuit elle n'écrivist quelque Billet. Ainsi il luy estoit impossible de voir son Amant, ou de luy donner de ses nouvelles. Lors qu'elle alloit à l'Eglise, sa Mere l'accompagnoit ; & tout ce que pouvoit faire l'Officier qui en sçavoit l'heure, c'estoit de la regarder de loin, & de luy marquer par l'abatement de son visage, la douleur ou elle

estoit. Quinze jours s'estant passez dans cette contrainte, elle s'ennuya de ne point parler à l'Officier; & voulant prendre avec luy de justes mesures sur ce qu'ils auroient à faire, elle luy fit dire par une Servante, qu'elle trouva moyen de gagner, qu'il se rendist dans la Ruë entre minuit & une heure; que les fenestres de sa Chambre estoient assez basses, & que tout le monde estant alors endormy, ils pourroient s'entretenir de leurs affaires. Il ne manqua point au rendez-

vous; & pour ne mener aucun de ses Gens, il prit un Carrosse de louage dans lequel il se rendit à la Porte de la Belle. Il fit ranger ce Carrosse contre la muraille, & ayant monté sur l'Impériale lors qu'elle parut à la fenestre, il eust pû sans peine entrer dans sa Chambre, si elle eust voulu y consentir. Ils se parlerent une partie de la nuit, & comme l'amour n'a jamais assez de temps pour s'expliquer, ils prirent heure à deux jours de là pour un second rendez-vous. Il fut

Feurier 1682.

Y

moins heureux que le premier. A peine commençoient-ils à s'entretenir, qu'un des Domestiques de la Maison ouvrit sa fenestre pour quelque nécessité. Malheureusement la Lanterne estoit tout proche de celle où l'Officier avoit conversation. Ce Domestique ayant aperçu un Homme sur l'Impériale d'un Carrosse, crût qu'il venoit voler la Maison, & se mettant à crier de toute sa force, il fut entendu des Archers du Guet, qui dans ce moment entroient dans la

Ruë. Ils coururent au Carrosse, & se saisirent de l'Officier qu'ils virent descendre de l'Impériale. La crainte qu'il eut d'intéresser l'honneur de la Belle, si quelqu'un de la Maison venant à sortir, le reconnoissoit, luy fit songer à ouvrir sa Bourse. Il en tira vingt Louïs qu'il mit entre les mains des Archers, en les priant seulement de le mener à trois Ruës de là, où ils examineroient s'il méritoit la prison dont ils l'avoient d'abord menacé. Les Louïs firent effet. Une partie des Ar-

Y ij

chers monta avec luy dans le Carrosse. Les autres suivirent, & quand ils furent assez éloignés, l'Officier se fit connoître, & leur apprit que des interests d'amour l'avoient fait surprendre où ils venoient de le voir. Comme il les pria de le remener chez luy, il leur fut aisé de voir qu'ils luy avoient fait injure, en le traitant de Voleur. La mauvaise mine du Cocher, le Carrosse de louage propre à recevoir un vol, & le manque de Laquais, tout cela justifioit ce qu'ils avoient crû de



ant

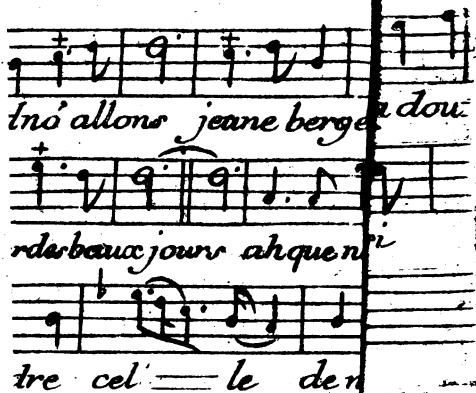


uau



n-e

QVand nous allons, jeune Be
 gere,
 Chanter sur la verte Fougere
 La douceur des beaux jours,



Carrosse de louage propre à
recevoir un vol, & le manque
de Laquais, tout cela justi-
fioit ce qu'ils avoient crû de

GALANT. 261

luy. Ils luy servirent d'escorte pour ses vingt Louïs qu'il ne voulut point reprendre. L'Avanture s'est passée sur la fin du Carnaval, sans qu'on m'ait pû dire si l'Officier & la Belle se sont reveus depuis ce temps-là.

Je vous envoie une seconde Chanson dont vous aurez lieu d'estre satisfaite.

AIR NOUVEAU.

Q*uand nous allons, jeune Ber-*
gere,
Chanter sur la verte Fougere
La douceur des beaux jours,

262 MERCURE

*Ah, que n'êtes vous assez tendre,
Pour y faire aussi bien entendre
Celle de nos amours ?*

M^r de Boisfranc, Maître des Requestes, épousa Mademoiselle de Soyecourt, le Jeudy cinquième jour de ce mois. Il est Fils de M^r de Boisfranc, Sur-Intendant des Finances de Son Altesse Royale. La sagesse, & les bons & agreables services du Pere ont fait mériter au Fils la survivance de cette importante Charge. On n'en peut mieux réplir les devoirs qu'a fait M^r de Boisfranc. Si par un mérite

singulier il a eu la gloire de s'acquérir l'estime & la confiance de Monsieur, il a encore gagné, par une droiture d'ame généralement connue & par des paroles que les effets ont toujours suivies, l'affection de tous ceux qui ont eu affaire à luy. M^r de Boisfranc le Fils a beaucoup d'esprit. Il est bien fait, & ses maniere sont si honnestes & si engageantes, qu'on ne peut le voir sans l'estimer. Il a esté Conseiller au Parlement, & quoy que peu avancé en âge, il y a déjà six ans qu'il est

264 **MERCVRE**

Maistre des Requestes. Un Homme d'un mérite si parfait sembloit n'estre né que pour faire le bonheur d'une Personne accomplie. Il l'a trouvée en Mademoiselle de Soyecourt, Fille de feu M^r le Marquis de Soyecourt de Bellefouriere, Grand Veneur de France, & Chevalier des Ordres du Roy. Elle est très-bien faite, a des cheveux cendrez les plus beaux du monde, de l'esprit infiniment, & jouë parfaitement bien du Clavessin. Madame sa Mere est Sœur de M^r le Président

dent de Maisons. C'est une
 Femme très-sage, & qui a
 toujours conduit les affaires
 avec beaucoup de prudence.
 Aussi dans la plupart des
 complimens qu'on luy a faits
 sur ce Mariage, ainsi qu'à M^r
 de Boisfranc le Pere, on leur
 a dit à l'un & l'autre qu'ils
 avoient toujours marqué une
 fort grande conduite, mais
 qu'on n'en pouvoit montrer
 davantage qu'ils avoient fait
 dans cette rencontre. Mon-
 sieur fit l'honneur aux Ma-
 riez de les aller voir aussi-tôt
 après leurs Epousailles.

Fevrier 1682.

Z

266 MERCURE

Si vous voulez vous donner la peine de revoir ma Lettre du mois d'Aoust de l'année 1678. vous y trouverez l'Avanture d'une Demoiselle de qualité, morte d'amour pour un Cavalier d'un grand mérite. Ce Cavalier, qu'on appelle M^r de Martiny, avoit ressenty si vivement la perte de cette aimable Personne, qu'il sembloit estre à couvert des charmes de toutes les Belles. On avoit tâché inutilement depuis quatre ans, de luy faire prendre quelques engagements ; mais en-

nil s'est rendu, & a épousé
 Mademoiselle de la Tour
 Dabots, au commencement
 de ce mois. C'est une jeune
 Heritiere de Bourgogne, qui
 est toute aimable. Elle est
 de la Maison de Bougnes, &
 de Chastellux. Dans celle de
 Bougnes, il y a eu un Chan-
 celier d'Espagne en 1147. &
 un Maréchal de France sous
 Charles VII. Dans celle de
 Chastellux, les alliances en
 sont tres-considérables. Ce
 Mariage s'est fait avec une
 égale satisfaction des Parties
 intéressées. M. de Martiny

Z ij

268 **MERCURE**

est un Cavalier aussi galant que spirituel ; & la violente passion que je vous ay dit qu'il avoit causée, & qui a esté suivie d'un si funeste succès, fait assez connoître qu'il est dangereux de l'écouter.

M^r le Duc d'Usés, apres une maladie tres - dangereuse, jouit à présent d'une parfaite santé. Il a eu une Fièvre continuë pendant six semaines, & une opression de poitrine, dont on a détourné la fluxion par onze saignées faites à propos. M^{rs} Tuillier & Seron l'ont tiré d'affaires. Il n'y

avoit pas dix jours que Madame la Duchesse sa Femme estoit accouchée, lors que la Fièvre le prit, & l'accouchement avoit esté tres-fâcheux. M^r le Duc d'Usés, Mademoiselle de Crussol son aînée, & Mademoiselle de Floren-sac sa cadete, estoient en même temps en danger de mort, Mademoiselle de Crussol ayant eu près de cinquante redoublemens de Fièvre continuë. On peut dire que Madame la Duchesse d'Usés les a sauvez tous, les lumieres de son esprit s'étendant jus-

270 MERCURE

que sur la Medecine. Il ne s'est rien fait sans son consentement ; mais l'on a fait plusieurs choses par son ordre seul, dont l'heureux succès a visiblement paru. Elle estoit nuit & jour en action, & présente à toutes les Consultations. On auroit peine à exprimer la douleur qu'a fait paroistre M^r le Duc de Montausier pendant cette maladie. L'affiduité qu'on luy a veüe auprès de M^r le Duc d'Usés son Gendre, estoit suivie d'une inquiétude qui ne luy laissoit aucun repos.

C'estoit avec beaucoup de justice qu'il craignoit pour luy. La Cour eust perdu en sa Personne l'un de ses plus beaux ornemens.

La premiere des Enigmes du dernier Mois estoit l'*Alphabet*. Alcidor du Havre, en a renfermé l'explication dans ce Rondeau, sur les mesmes rimes dont son Auteur s'est servy en la proposant.

P Ar l' *Alphabet* on peut nommer
 les Dieux,
 Tous leurs beaux Faits contenus sous
 les Cieux,
 Les Elémens, leurs vertus, leur
 usage,

Z iiij

272 MERCURE

*Chaque saison, & quel est son ou-
vrage,
Pour maintenir tous les ans ces bas
Lieux.*

SE

*Par son secours l'on voit toujours
joyeux
Les Beaux Esprits, les Galans, les
Pieux,
Qui de tous Biens sçavent faire
assemblage
Par l'Alphabet.*

SE

*Il fut l'Amy de nos Peres tout vieux;
Il a servy pour nos propres Ayeux,
Il sert encor à tous ceux de nostre
âge;
Mille bienfaits enfin, & davantage,
Sont présentez tous les jours à nos
yeux
Par l'Alphabet.*

Ceux qui ont expliqué cette même Enigme dans son vray sens sont, M^r Peigné, Conseiller au Chastelet d'Orleans; De Gyves, Premier Avocat du Roy au même lieu; Re. de S. Martial; De Corbigny, de la Rue de la Harpe; Subligeau, Maître Garde des Marchands Merciers de Paris; Couturer; Burret, de Vitré en Bretagne; Bolesme, âgé de quinze ans, ou le jeune Auteur de la Victoire; Pinchon, de Roüen, De la Varenne, & Poirier, de Mer; Daffy, de Vernon; Le

274 MERCVRE

Solitaire des Perdreaux; La
 belle Indifférente de Dreux,
 & son Amant fidelle; La Belle
 Fille Veuve, de la Ruë du
 Colombier d'Orleans; Syl-
 vie, du Havre; La belle Aci-
 dalie, de la Ruë des cinq
 Diamans; La Nymphé Sau-
 vage, de la Ruë de Seine; Le
 Berger Floriste; L'Inventeur
 de la Mascarade blanche, de
 la Ruë Quinquempois; Le
 Senlisois, d'Orleans; Le pe-
 tit Notaire, de la mesme Ville;
 Les Associez de la Place aux
 Chats, de la Ruë S. Honoré;
 Le Mantois Galant cher prisé,

GALANT. 275

dans l'enceinte du Palais;
L'Amant constant de la belle
Préau, de la Ruë Quinquem-
pois; L'aimable Marquis de
Mar...Page de la grande Ecu-
rie; L'agreable Marseillois,
Pensionnaire du College
d'Harcour; L'Aspirant de
l'Ordre Philosophique; &
Tamiriste, de la Ruë de la
Cerisaye.

En Vers, Mesdemoiselles
Maurice, Roullin, & Plan-
son; Messieurs de Boismal-
lard; Rault, de Roüen;
Droüart de Roconval; L'Ab-
bé d'Arly, de la Ruë Sainte

276 MERCVRE

Avoye ; J. Bouchard Prestre,
de Tours ; L. Bouchet, an-
cien Curé de Nogent le Roy ;
Wallon de Beaupuis, de Beau-
vais ; Du Hamel, Précepteur
de M^r Hebert de Rouën ;
Baricot, du Havre ; De Cor-
day, pres Falaise ; E. Foineau,
Souchantre de la Cathédrale
de Vennes, & Recteur du
Maine ; Silost, d'Orléans ;
Priollet de Dourdan, du Col-
lege de Beauvais ; L'Abbé
de Rochefort, de la Ruë de
Richelieu ; Le Comte de
Montaigu, de la Ruë Sainte-
Croix de la Bretonnerie ;

GALANT. 277.

Henry Varlet, de Reims, Phi-
 licien à Troyes ; Varlet, Me-
 decin de Caen ; Le Corde-
 lier , de la mesme Ville ; De
 Clelban ; Richer , Prestre,
 Vicaire d'Arcyes sur Aube ;
 Le Chevalier de Louriac, en
 Vers Gascons ; L'aimable de
 Bretignieres, de Tilliers pres
 Verneüil au Perche ; Ma-
 non Bonoda, de la Ruë de
 Poitou au Marais ; La jeune
 Nymphé insensible, du Faux-
 bourg S. Germain ; La belle
 Accordée à l'Anagramme, *Elle*
va aimer , de Laigle ; La
 Brune à l'Anagramme, *Jeune*

278 MERCURE

lien d'ames ; L'Albaniste, de Roüen ; Il Pastor fido, de la Ruë S. Nicolas du Chardonnet ; Le Solitaire du Parnasse, de Reims ; Les deux Affligez sans sujet ; L'aimable Chevalier Paquier, de la Ruë de la Harpe ; Le Disciple de feu Moliere Parisien, Receveur à Troyes ; L'Amant timide de la belle Héron ; Gygés ; Floridor ; & Lyfidor, du Havre. On a encor expliqué cette Enigme sur les Heures, & un Livre à prier Dieu.

Plusieurs Personnes ont expliqué la seconde sur une

GALANT. 279

Boëte de Sapin ; mais M^r
Daubaine , & l'Enfant des
deux Sœurs d'Aumale , qui
ont aussi trouvé l'Alphabet,
sont les seuls qui l'ayent ex-
pliquée sur *la Boëte à Perru-
que* , ou à *Cheveux* , qui en
estoit le vray sens. Voicy ce
qu'en a dit le premier.

Vostre galante Boëte, ingénieux
Mercure,

M'a mis longtemps à la torture.

*Je n'ay jamais souffert de maux plus
rigoureux.*

Aussi suis-je à douter encore,

Si c'est une Boëte à Cheveux,

Ou bien la Boëte de Pandore.

Les autres sens qu'on luy a donnez sont, *une Cassete, un Carrosse, un Masque ou Loup, une Boëte de Senteur, une Armoire, une Chaise roulante, le Coton, une Couche, un Manchon, de la Dentelle, le Lin, le Parfum, de la Toile, & un Bonnet de pluche.*

Les deux nouvelles Enigmes que je vous envoie sont du mesme Auteur. Il se cache sous le nom du Mantois Galant cher prisé, dans l'enceinte du Palais.

ENIGME.

C'Est moy qui fais valoir un joly
 Flageolet,
 Sans moy l'on n'entendrait jamais
 le Décalogue;
 Je fais au Rossignol céder le Roy-
 telet,
 Et seule je produis la Nymphé de
 l'Eglogue.



Je régne au Parlement, je régne au
 Chastelet;
 Utile à l'Ecolier ainsi qu'au Péda-
 gogue,
 Je distingue un Marin d'un terrestre
 Mulet,
 Et suis tout ce qu'il faut pour un ex-
 cellent Dogue.

Fevrier 1682.

A a

S2

*Le Palais d'où je sors estant bien
 écuré,
 J'ay souvent un effet si charmant
 pro-curé,
 Qu'on en a veu pâmer les Hommes
 & les Belles.*

S2

*Ne me va point chercher par delà
 l'Hellespont,
 Je suis en toy, Lecteur, & cecy te
 rép ond
 Qu'en t'informant de moy, tu dis de
 mes nouvelles.*

AUTRE ENIGME.

*J'Ay le corps fait ainsi qu'un Fla-
 geolet,
 L'esprit contraire aux Loix du Dé-
 calogue;*

CALA

ne sers guère
 Roytelet,
 est matiere à
 glogue.

ais trembler
 telet,

me la Gu

gogue;

abats t

Mulet.

en que je

Dog

isme s

don Go

en

ant i

Com

GALANT. 283

*Je ne sers guère à moins qu'un
Roytelet,
Plutost matiere à l'Ode qu'à l'E-
glogue.*

§§

*Je fais trembler le meilleur Chas-
telet,
Comme la Garde avec son Péda-
gogue;
Car j'abats tout, Homme, Cheval,
Mulet,
Bien que je sois enchaîné comme un
Dogue.*

§§

*Mesme souvent m'ayant mal écuré,
Mon Gouverneur s'est le mal pro-
curé,
Dont il vouloit accabler les Re-belles.*

§§

*Comme sur Terre, ainsi sur l'Hel-
lespont*

A a ij

284 VEROVRE

*Je suis un Foudre à qui rien ne
répond;*

*Heureux quiconque en sçait peu de
nouvelles !*

Vous voyez, Madame, par ces deux Enigmes faites sur les Bouts-rimez du Flageolet & du Décalogue, qu'ils ont cours en toutes choses. En voicy deux que l'on m'a donné depuis cette Lettre commencée. Ils vous plairont, puis que vous aimez les choses d'esprit. Un Homme de fort grande qualité en est l'Auteur. Comme il prend soin de cacher ces sortes d'Ou-

vrages, qu'il fait presque
 toujours sur le champ, & qu'il
 brûle ensuite, apres les avoir
 fait voir à quelqu'un de ses
 Amis, on a grande peine à
 les recouvrer, à moins qu'on
 ne luy fasse une espee de tra-
 hison, en les retenant de mé-
 moire pendant qu'il les lit.

POUR UN AMANT
 malheureux.

Non, je ne connois plus ny Luth,
 ny Flageolet,
 J'obeis sans contrainte aux Loix du
 Décalogue.

On ne me verra plus gay comme un
 Roytelet,

286 MERCURE

*Et la triste Elégie est enfin mon
Eglogue.*

§§

*Plus sombre & plus captif qu'on n'est
au Chastelet,*

*Un amour sans espoir est mon seul
Pédagogue;*

*Le cruel m'a chargé de fers comme
un Mulet,*

*Il est sur tous mes sens acharné comme
un Dogue.*

§§

*D'agrecables penfers mon cœur est
écuré;*

*Tout prest à me jeter aux pieds de
mon Curé,*

*Je tiens les yeux baissés, sans re-
garder les Belles.*

§§

*Les ruisseaux de mes pleurs grossi-
roient l'Hellespont;*

*Quand j'acheve un soupir, un autre
luy répond,
Et je fais en secret mille plaintes nou-
velles.*

A UN AMY ABSENT.

L'*Heureux Berger qui dance au
son du Flageolet,
Le Devot qui voit suivre en tout le
Décatalogue,
L'Enfant qui par finesse a pris un
Roytelet,
Le Bel Esprit qui lit une charmante
Eglogue,*



*Le Prisonnier qui sort enfin du
Chastelet,
L'Ecolier éloigné d'un rude Péda-
gogue,*

288 MERCURE

*L'Avaré qui d'argent voit charger
son Mulet,*

*Le petit Chien tiré des pates d'un
grand Dogue,*

• SS

*Le Bourgeois qui par tout voit son
Meuble écuré,*

*L'Infirmé qui n'a plus sa Garde &
son Curé,*

*Le Coquet doncereux assis entre les
Belles,*

SS

*Le Voyageur sauvé des flots de
l'Hellespont,*

*Le Courtisan pour qui le gros Mar-
chand répond,*

*Sont moins contents que moy quand
j'ay de vos nouvelles.*

**Voicy trois autres Sonnets
dont le premier est de M^r de
Benserade;**

Benferade; & le second, des
Freres du Cloistre de S. Pierre
à Gêneve.

SUR LA GROSSESSE
de Madame la Dauphine.

Que de Gens vont dâncer au
son du Flageolet,
Quand du Royal Hymen l'Authêur
du Dêcalogue
Fera naître à la France un nouveau
Roytelet,
Pour lequel nos Bergers feront plus
d'un Eglogue!

SS

Le Parlement en Corps, suivy du
Chastelet,
Et du Pais Latin la Troupe Pêda-
gogue,

Fevrier 1682.

B b

290 MERCURE

*Iront à son Berceau tous en pas de
Mulet,*

*Et Saintot devant eux sera fier
comme un Dogue.*

23

*Tout pour le recevoir sera bien
écuré;*

*Pour moy, si je pouvois devenir son
Curé,*

*Je serois plus heureux que de plaire
aux plus belles.*

22

*La gloire volera jusques à l'Hel-
lespont,*

*Le Sang victorieux des Bourbons
en répond,*

*Et le Turc dans quinze ans en saura
des nouvelles.*

CONTRE LA BIZARRE
des Bouts-rimez du Flageolet
& du Décalogue.

A Dieu, je laisse-là Trompette &
Flageolet,
Mon Pégaze s'effraye au bruit du
Décalogue,
Tout le fait se cabrer, jusques au
Roytelet;
Comment dans ce Sonnet faire entrer
une Eglogue?

22

Je ne sçay point plaider; que faire au
Chastelet?
Ay-je besoin icy d'un fâcheux Pé-
dagogue?
Pour louer cet Enfant, à quoy bon
un Mulet?
Diray-je qu'il sera plus valeureux
qu'un Dogue?

B b ij

292 MERCURE

52

*Non , mon cerveau n'est pas assez
bien écuré.*

*La belle liaison d'un Prince & d'un
Curé !*

*Je crains bien que ce mot ne fasse
peur aux Belles.*

52

*Quand je veux le mener aux bords
de l'Hellespont,*

*Il me semble d'ouïr Despreaux qui
me répond,*

*Que cet Exploit n'est pas encor dans
nos Nouvelles.*

A MADAME
LA DAUPHINE.

O*N ne peut pas toujours jouer
du Flageolet,
Conformer ses desirs aux Loix du
Décalogue,*

GAL

rendre dans

Roytelet.

chery des N

qu'une Es

n'est guère

Chaste

l'on est tru

Pédag

Qui dans to

qu'un M

l'ont se faire

qu'un

ors que d

écur

on ne va

Cu

Et l'on se

plu

*Entendre dans les Bois chanter le
Roytelet,
Et chéry des Neuf Sœurs, ne faire
qu'une Eglogue.*

SE

*On n'est guère en humeur de rire au
Chastelet,
Et l'on est trop gesné d'avoir un
Pédagogue,
Qui dans tout ce qu'il veut, plus testu
qu'un Mulet,
Pour se faire obeir, fait plus de bruit
qu'un Dogue.*

SE

*Lors que de ses pechez il faut estre
écuré,
On ne va pas toujours les dire à son
Curé,
Et l'on se lasse enfin des choses les
plus belles.*

B b iij

*Mais si celuy qui fit la Terre &
 l'Hellespont,
 En vous donnant un Fils , à nos
 desirs répond,
 Quel plaisir d'en parler sur des rimes
 nouvelles !*

Si ces Bouts - rimez ont
 paru bizarres, en voicy d'au-
 tres donnez par M^r Mignon,
 Maistre de la Musique de
 Nostre-Dame, qui le paroî-
 tront encor davantage.

*Pan, Guenuche, Satan, Pluche,
 Fan, Ruche, Lân, Autruche,
 Hoc, Troc, Niche, Par, Friche,
 Car.*

Il invite tous les Beaux

rits à y trav
 et la Méda
 thuy qui les a
 s à la loüia
 té. On
 outs-rimez
 tus chez l
 mes, dans
 choistre No
 ara des Jug
 onner-le
 Je vous
 dame, de
 que si vo
 auriez pe
 cher de f
 d'amour

Esprits à y travailler, & promettre la Médaille du Roy à celuy qui les aura mieux remplis à la louange de Sa Majesté. On cachetera ces Bouts-rimez, qui seront reçeus chez luy jusqu'à Pâques, dans la Maîtrise, au Cloistre Nostre-Dame. Il y aura des Juges nommez pour donner le Prix.

Je vous sçay bon gré, Madame, de ce que vous dites que si vous estiez icy, vous auriez peine à vous empêcher de faire une déclaration d'amour à l'Ambassadeur de

B b iij

Maroc. Comment n'aimer pas un Homme qui a si bien sceu connoistre ce qui rend le Roy le plus grand Prince du Monde? Les loüanges, qui sortent de la bouche d'un Etranger, ne peuvent estre suspectes, & quand il parle si avantageusement d'un autre que de son Maistre, il faut qu'il y soit contraint par la verité. Si je raportoist tout ce qu'il a dit de Sa Majesté en mille rencontres, je vous envoyerois de gros Volumes, & non une Lettre. Il vit un jour un Homme de guerre

estropié d'un bras, & ayant appris que c'estoit un Officier qui avoit esté blessé à l'Armée, il luy dit, *Qu'il n'avoit rien à craindre, & que connoissant le Roy, il estoit fort sûr que ce grand Prince seroit son Bras.* Cet Officier ayant répondu qu'il ne s'estoit pas trompé, & qu'il recevoit du Roy une Pension considérable, l'Ambassadeur adjousta, *Qu'il n'y avoit que les Gens de guerre que l'on dust considérer; que les autres Hommes n'estoient la plupart propres à rien, & qu'on en voyoit beaucoup moins*

298 MERCVRE

*utiles dans le Monde que n'est-
toient les Femmes, puis que les
Femmes servoient du moins au
ménage. On le mena à Ver-
sailles au commencement de
ce mois. Il fut surpris de la
beauté des Apartemens, &
sur tout d'y voir tant d'Ar-
genterie. Apres qu'il en eut
examiné le travail, on luy
donna le plaisir des Eaux. Il
dit avec de fort grandes mar-
ques d'étonnement, Qu'il ne
s'estoit pas attendu à ce qu'il
voyoit, parce que la Nature leur
en avoit donné d'admirables en
leur Païs; & que ce qui luy*

causoit le plus de surprise, estoit de voir que dans ce Lieu-là, l'Art alloit beaucoup au dessus de la Nature. Il n'admiroit point par complaisance, & sans sçavoir ce qu'il admiroit. Il faisoit de temps en temps arrêter les Eaux pour faire à loisir ses réflexions, & n'applaudir pas sans connoissance. Il fut charmé de la beauté des Statuës, qu'il n'avoit veuës qu'imparfaitement pendant que les Eaux jouïoient, & rien ne luy échapa de tout ce que les beaux Arts avoient presté d'ornemens aux su-

300 MERCURE

perbes Lieux qui les renferment. Cet Ambassadeur fut reconduit à Paris, apres avoir montré son esprit dans les galantes loüanges qu'il donna aux différentes beautez de ce somptueux Palais. Le jour précédent, il avoit vû une seconde Représentation d'*Atis*, & eu le matin son Audience de congé du Roy. Voicy la Traduction du Discours Arabe qu'il fit à Sa Majesté. Vous la devez croire exacte & fidelle, puis que je la tiens de son Interprete.

EMPEREUR DE FRANCE,
 LOÛIS XIV. LE PLUS
 GRAND DE TOUS LES EM-
 PEREURS ET ROYS CHRES-
 TIENS QUI ONT IAMAIS
 ESTÉ, ET QUI SERONT.
*Toutes les grandes choses que
 j'avois entendu dire en mon Païs
 de Vostre Majesté, sont infini-
 ment au dessous de ce que j'ay vû,
 & appris depuis que je suis en
 France; & comment la Renom-
 mée pourroit-elle estre juste en
 publiant vos grandeurs de si
 loin, puis que l'application en-
 tiere d'un million de Personnes
 icy pendant toute leur vie, ne*

leur suffiroit pas pour en connoistre le mérite & le prix? Je m'en retourne, apres avoir obtenu une Paix si souhaitée, & si avantageuse à l'Empereur mon Maistre, l'esprit rempli d'un nombre sans nombre de merveilles qui se confondent entr'elles. Tout ce que j'en démesle fort distinctement, c'est que comme tous les Miracles du Monde sont dans la France, ainsi toutes les grandes parties qui peuvent rendre un Empereur accompli, se trouvent dans Vostre Majesté. Il ne m'appartient pas d'en parler. Je me contente d'admirer V. M. & je me tais, en

*souhaitant que le Ciel veuille
donner un jour toute l'Afrique
à l'Empereur mon Maistre, & à
V. M. toutes les autres Parties
du Monde.*

Je n'ay rien voulu chan-
ger à la diction, pour n'affoi-
blir pas les pensées. C'est la
principale chose qu'on doit
regarder dans les rencontres
de cette nature. Elles ont
peut-estre plus de grace, &
plus de force dans la Langue
dont cet Ambassadeur s'est
servy en prononçant ce Dis-
cours. Il me paroist qu'il a

dit beaucoup en peu de paroles, & je ne sçay si on pourroit dire davantage. Cependant il ne s'est presque passé aucun jour qu'en parlant du Roy sur divers sujets, il n'en ait dit des choses nouvelles, & fait son éloge d'une manière différente. Il a mesme adjoucté, *Que si on luy laissoit passer le reste de sa vie en France, il ne doutoit point qu'il n'eust tous les jours de nouveaux sujets d'admiration, & de loüange, tant il trouvoit de qualitez loüables dans cet Empereur. Un peu apres son retour de S. Ger-*

GALANT. 305

main, il fut régalé d'une Col-
lation magnifique, accompa-
gnée de Symphonie, chez M^r
Aubert Introduceur des Am-
bassadeurs pres Son A. R. Il
l'a esté en plusieurs endroits
dont je ne vous parle point,
sa galanterie ayant fait sou-
haïter à tout le monde d'a-
voir le plaisir de l'entretenir.
Il a esté voir la Pépiniere.
Vous vous souvenez de ce
que je vous en dis, en vous
faisant la Rélation du dernier
Voyage du Roy à Paris. Il vit
à son retour le Dôme des Re-
ligieuses de l'Assomption,
Fevrier 1682. Cc

306 MERCURE

dont il fut aussi surpris qu'il l'avoit esté de celuy du Val-de-Grace. Il a vû la Bibliothèque du College des Quatre Nations, autrefois celle de M^r le Cardinal Mazarin. M^r l'Abbé de la Poterie, qui en est Bibliotéquaie, le vint recevoir. Apres qu'il l'eut entretenu de diverses choses, il fit tomber le discours sur ce qui regarde la Religion, & comme il est tres-sçavant, il entra adroitement dans le ridicule de celle de Mahomet, & dit qu'il y avoit eu des Peres de l'Eglise de son

Païs. Cet Ambassadeur demeura un peu embarrassé. Il ne laissa pas pourtant de dire du bien de M^r l'Abbé de la Poterie, & témoigna souhaiter de le revoir, ce qui donna lieu de croire qu'il avoit fait quelque réflexion sur ce qu'il venoit d'entendre. Il fut étonné de la quantité de Livres Arabes qu'on luy fit voir, & crût qu'il y en avoit plus en France que dans son Païs, sçachant que l'on en trouvoit dans toutes les Bibliothèques qui estoient un peu considérables. Cela luy

Cc ij

fit dire *Que Paris seul renfermoit ce qu'on ne pouvoit voir que séparément chez les autres Nations.* On l'a mené à l'Académie de Peinture & de Sculpture ; mais comme il ne choisit point un jour d'Assemblée pour y aller , & que personne n'estoit averty , il ne s'y trouva que le Concierge, qui luy montra les Tableaux & les Statuës. Il dit qu'il y reviendrait un autre jour, afin d'y voir les Etudians en exercice, lors qu'ils dessinent d'après le Modèle ; mais il a esté si occupé, qu'il

n'a pû avoir le temps de tenir parole.

Il a visité la plûpart des Communautés , & entr'autres celle de la Charité du Fauxbourg S. Germain, où il alla le Mercredy 18. de ce mois. Le Pere Athanase Tribou, Prieur du Convent, ayant eu avis de son arrivée, fit assembler une partie de la Communauté, qui le reçut en la grande Salle de S. Louïs. Il fut conduit dans toutes les autres, contenant six-vingts seize Lits, qu'il ne pût voir sans en admirer la

310 MERCURE

propreté, & le bon ordre qui estoit par tout. Il apperçeut des Religieux saignant des Malades, ce qui l'étonna, & luy fit dire, *que la Saignée ne se faisoit jamais en Hyver en son Pais, mais seulement en Eté.* De là on le mena à l'Apotiquairie, qu'il visita aussi-bien que le Droguer, contenant plusieurs Minéraux, Racines, Semences, Bois, Gommés, Animaux, & autres choses utiles tant pour les Emplâtres que pour les Médicaments. En suite on luy fit voir le Poudrier, qu'il observa

GALANT. 311

avec grande exactitude, faisant connoître qu'il n'ignoroit pas quelles estoient les plus précieuses Poudres, puis qu'il s'arresta longtems à examiner celles du Ruby, de la Perle, du Topase, de l'Hiacinthe, du Corail rouge & blanc, Pierre de Crapau, Ambre, Civete, & autres, pour la composition des confections d'Hiacinthe & d'Alkierme. On luy demanda ce qu'il pensoit de ces choses, & il répondit, *que cela venoit de son País, aussi-bien que la Science des Medecins, qui tiroit*

312 MERCURE

de là son origine ; mais que sa surprise estoit de voir tant d'ordre dans un Hôpital public , où ce qu'il y a de plus précieux se trouve pour la guérison des Pauvres.

On le conduisit de là par le grand Escalier de la première Court, pour entrer dans le Convent. Il alla d'abord dans le Réfectoir des Religieux, où voyant la Cloche du Supérieur, & la Chaire du Lecteur, il fit entendre qu'il comprenoit ce que cela vouloit dire. Ayant demandé à voir le Pain des Religieux, il en admira la legereté & la blancheur,

blancheur, & dit, que les Malades ayant de ce Pain, il jugeoit bien que le reste devoit suivre, & qu'ainsi il les tenoit fort heureux d'avoir de pareilles assistances. On le fit passer dans la Galerie du Pere Prieur, où il aperçut plusieurs Cartes de Géographie, sur lesquelles il s'arresta fort longtems, & fit remarquer à son Interprete le Lieu de son Gouvernement en son Pais. Pendant qu'il considéroit ces Cartes, on luy apporta la Caisse dans laquelle les Pierres des Taillez sont conser-

Fevrier 1682.

D d

vées. Il en témoigna beaucoup de surprise, tant à cause du grand nombre, que de la prodigieuse grosseur de quelques-unes, y en ayant du poids de dix onces. Il en mania trois ou quatre; & lorsqu'on luy eut nommé M^r Janot pour le principal & le plus expert des Opérateurs & Chirurgiens de cette Maison, il écarta les mains, & baissa les yeux, comme par signe d'admiration. Le Pere Prieur luy demanda s'il desiroit voir l'Eglise. Il répondit, *que comme il n'estoit permis*

qu'à ceux de leur Religion de visiter leurs Mosquées, il faisoit scrupule d'entrer dans nos Temples. Il sortit fort satisfait, & fut conduit jusqu'à ses Carrosses par ceux qui avoient esté le recevoir. Ce qu'il y eut de fort remarquable, c'est que lors qu'il passa par la Salle des Blessez, il y en eut plusieurs qui se leverent, & entr'autres cinq ou six, qui depuis plus de trois mois paroissoient sans mouvement; mais la curiosité fit dans cette occasion ce que les Médicamens n'eussent pû faire si-tost.

Cet Ambassadeur a rendu aussi visite aux Chartreux. Le Pere Prieur, accompagné des Peres Officiers de la Maison, luy fit voir plusieurs Cellules des Religieux, les Cloistres, les Peintures, & une Pompe qui est au milieu de leur grand Cloistre, pour élever l'eau, & la distribuer dans les Cellules. Il regarda tout avec grande attention ; & Dom Boifard, Sacristain, qui sçait les Langues, l'entretint toujours en Italien & en Espagnol. Il voulut aller chez luy, où ce Pere luy montra des

Livres Arabes, Turcs, Hébreux, Ethiopiens, &c. mais il ne lût que l'Arabe, & dit qu'il n'entendoit point les autres Langues. L'Ambassadeur écrivit son nom & son seing, qu'il luy donna comme un témoignage d'une considération particuliere. Apres cela, on le fit entrer dans une Salle, où estoit servie une Collation de plusieurs Bassins de Fruit. Il en mangea avec force Sucre; & un Pere Cordelier qui survint avec quantité de monde, luy ayant demandé en Espagnol

D d iij

ce qu'il trouvoit de cette Maison, il dit, *que quoy qu'il n'y eust rien ven que de beau, l'honnesteté des Religieux qui l'habitoient estoit ce qu'il y trouvoit de plus agreable.* Le Pere Prieur ne le quita point. Cependant il voulut aller dans sa Cellule, afin de le remercier plus civilement chez luy. Il vit en suite les Offices de la Maison, le Jardin, & le Clos, & remonta en Carrosse. Comme il avoit entendu parler du College de Sorbonne, il souhaita de le voir. Ses deux Carrosses entrèrent

dans la Court, quoy qu'il n'y eust point d'Acte, hors lequel temps les Portes demeurent fermées, si ce n'est quand M^r de Richelieu y viennent, à qui, comme Bien-faiçteurs, elles sont toujours ouvertes. Il considéra le grand Perron, ainsi qu'avoit fait le feu Chevalier Bernin, qui le regarda, lors qu'il vint en France, comme l'une des plus belles choses qu'il eust jamais veuës. M^r Pic, Docteur de la Maison, le vint prendre en suite pour le conduire à la Bibliothèque. Cet

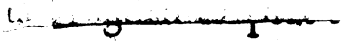
Ambassadeur voulut attendre que les Ouvriers qui se préparoient à lever un Architrave de Marbre, & un des petits Socles, eussent achevé cet Ouvrage, & il demeura fort attentif à voir la maniere d'enlever de gros blocs de Marbre. Estant dans la Bibliothèque, on luy montra deux Exemplaires du Camus, ou Ocean, qui est un Dictionnaire Arabe, & plusieurs Livres dans la même Langue, entr'autres un Alcoran, & des Livres de Prières à l'usage des Turcs; mais

rien ne l'arresta davantage, que les deux Volumes de *Flandria Illustrata*, tres-beaux & tres-bien enluminez. Celly qui les luy montrait, luy fit remarquer jusqu'où le Roy avoit porté ses conquêtes. Il remarqua luy-mesme la jonction de la Sambre & de la Meuse; & comme s'il n'eust eu plus rien à voir apres les Conquêtes de Sa Majesté, il ferma le Livre, & dit en riant, *Tomus secundus*, de la mesme sorte qu'on le prononce à Paris. Il fut reconduit jusqu'à ses Carrosses qui

l'attendoient dans la Cour.
Il alla à la Foire, & y remarqua tant de Richesses, & est surpris de ce que toutes les Boutiques de Paris ne laissoient pas d'estre ouvertes, comme si ceux qui en avoient à la Foire eussent faire fermer celles de la Ville.
Il s'est extrêmement diverty à la Comedie Italienne, qu'il a veu trois fois. Il entend la Langue, & il estoit difficile que les excellens Acteurs qui composent cette Troupe ne luy donnassent beaucoup de plaisir. Un tres-habile Hom.

ount
mar.
s, is
utese
nea
er-
Ab
col
y
F
a
e
i
e
e

13
f-
&
c-
o-
sle
s.
e-
n-
ez
ex
la
'il
oy
is



I
I
c
c
l
l
r
a
f
I
à
a
I
(

P
le
fr
qu
le
foir
de

me de mes amis , ayant des-
finé pour son plaisir, luy, &
tous ceux de sa Suite, la pre-
miere fois qu'il alla à la Co-
médie, m'a fait la grace de
me donner leurs Portraits.
Je vous les envoie. Vous se-
rez persuadée de leur ressem-
blance , quand vous aurez
sçeu qu'ils ont esté dessinez
par le mesme qui me donna
le Portrait de la Voisin, qu'il
fit si bien ressembler, quoy
qu'il ne l'eust veüe que dans
le moment qu'on la condui-
soit à N. Dame. La vivacité
de son génie ne peut s'expri-

324 MERCVRE

mer. Celuy qui est marqué 1, est l'Ambassadeur. L'autre marqué 2, est le Gouverneur de Salé. Je n'ay pas crû nécessaire de chiffrer les autres. Je vous diray seulement que le François est M^r de Rémondis, qui a eu le soin de leur conduite. On a negligé de le faire ressembler, pour s'attacher davantage aux autres. Ils sont tous placez comme ils l'estoient dans la Loge, & avec les mesmes attitudes.

Cet Ambassadeur estant curieux de tout ce qui re-

garde les Sciences & les Arts, on luy a fait voir l'Imprimerie de M^r Thierry, comme l'une des plus belles qui soient à Paris. Apres qu'il eut tout examiné, on le mena chez M^r le Petit, où il demanda à voir des Caracteres Arabes. On luy en montra. Il fit travailler devant luy à l'impression de quelques lignes, & on luy donna son nom imprimé, ainsi qu'à ceux de sa Suite. Ils virent ces noms avec beaucoup de plaisir, parce qu'on n'imprime point en leur País, & qu'il n'y a que

des Manuscrits. J'ay oublié de vous dire qu'ils ont esté à une Reveuë de Cavalerie de la Maison du Roy, que l'Ambassadeur trouva tres-belle, malgré la pluye, qui dura presque pendant tout le jour. Il passa dans tous les Rangs, fit compliment à Sa Majesté sur sa mine martiale, & dit que chaque Cavalier luy paroissoit un César. La grande foule qu'il y avoit à Versailles la premiere fois qu'il en alla voir les Apartemens, l'ayant empesché de les bien considérer, il y fut conduit une se-

conde fois, accompagné de sa seule Suite. Il remarqua mieux toutes les beautez de ce superbe Palais; & dans la surprise qu'elles luy causèrent, il dit, *qu'il y avoit tant de choses à dire sur ce qu'il voyoit, que ne pouvant les bien exprimer, il avoit la bouche cousüe.* Les Présens qu'il a faits à Sa Majesté, sont un Lyon, une Lyonne, une Tygresse, & quatre Autruches. Deux jours avant son depart, on luy porta de la part du Roy, Deux beaux Chandeliers de Cristal.

328 MERCURE

Deux Pendules des plus curieuses & des plus riches.

Une douzaine de Montres de toutes sortes, parmy lesquelles il y en a deux enrichies de Diamans, & une de Diamans & de Rubis.

Une douzaine de Vestes des plus magnifiques Brocars.

Deux tres-beaux Fuzils, & deux Paires de Pistolets.

Un Tapis, un Lit de repos, des Sieges, & autres Ouvrages de la Savonnerie, des plus fins & des plus beaux.

On a pris garde que dans

tous les ornemens dont ces Présens estoient enrichis, il ne se trouvaſt aucunes figures d'Hommes, d'Oyſeaux, & d'Animaux, que l'Ambaſſadeur avoit déclaré eſtre contraires à ſa Loy. On y joignit pour ceux de ſa Suite, ſçavoir,

POUR AGGI AALLI,

Gouverneur de Salé.

Un tres-beau Luſtre de Criſtal.

Deux Fuzils, & deux Paires de Piſtolets.

Une tres-belle Pendule, & une demy-douzaine de tou-

Fevrier 1682.

Ee

330 MERCURE

tes sortes de Montres, dont
l'une est enrichie de Dia-
mans.

Six Vestes des plus riches
Brocars.

POUR AGGI ABDIL,
Neveu de l'Ambassadeur.

Un tres-beau Fuzil, & deux
Montres des plus belles. Le
mesme Présent fut fait à Mo-
rakesch, Neveu du Gouver-
neur de Salé. Rien n'a paru
plus curieux, ny plus beau à
l'Ambassadeur, que les Chan-
deliers de Cristal, les Montres,
les Pendules, & les Armes.
La veille de son depart, il alla

voir l'Opéra de *Proserpine*,
 que M^r de Lully voulut luy
 donner, afin de luy laisser en
 partant une grande idée des
 Divertissemens de France. Il
 est party fort charmé de tou-
 res les choses qu'il y a veuës,
 mais sur tout de la Personne
 du Roy. Je dis de sa Personne,
 parce qu'il a sçeu la séparer
 de l'éclat de sa grandeur; &
 cette maniere de loüange doit
 plus satisfaire un Prince que
 toutes celles que luy attire
 son rang. Sa Majesté le fait
 conduire, luy, & tous ceux
 de sa Suite, jusques au lieu

E e ij

où ils doivent s'embarquer.

Vous devez avoir entendu parler de la Requête présentée au Roy par M^r le Comte de Fiesque, & du Mémoire qu'il a fait dresser pour établir ses prétentions & droits, contre la République de Gènes. Depuis ce temps, M^r de Fer a publié une Carte d'une partie de la Haute-Lombardie, où sont marquez les Etats que la Maison de Fiesque a possédez jusqu'en l'année 1547. & qui sont présentement retenus par divers Princes. Le Roy d'Espagne,

le Grand Duc de Toscane, le Duc de Parme, & la République de Gènes, en retiennent une partie, & le reste est possédé par les Heritiers d'André Doria, qui commandoit les Galeres de François I. Roy de France, par M^{rs} de Fiesque qui demeurent à Gènes, & par les Seigneurs Ferreri Piémontois, qui ont pris le nom de la Maison de Fiesque. Vous serez persuadée qu'on en trouve peu d'aussi illustres, quand je vous auray appris que son origine vient d'un Fliscus,

forty de celle des premiers Ducs de Bourgogne. Depuis ce Fliscus, il se justifie par de bons Titres, & par toutes les Histoires d'Italie, qu'il y a eu dix-neuf Comtes de Fiefque sans nulle interruption, jusqu'à M^r le Comte de Fiefque d'aujourd'huy qui s'appelle Jean-Louïs-Marie. Outre deux Papes de cette Maison, elle a donné à l'Eglise soixante & quatorze Cardinaux, & plus de quatre cens Archevesques & Evêques. Je n'entreray point dans la discussion de ses droits.

Tout le monde ſçait que l'entreprise de Jean-Louïs de Fieſque III. du nom, Comte de Lavagne, Prince de l'Empire, & Souverain de Pontremoli & de Taro, pour remettre Gènes ſous l'obeiſſance de nos Roys, à qui depuis Charles VI. elle avoit preſté ſerment de fidelité, luy fit perdre tous ſes Biens, dont la République ſ'empara. Ce Comte Jean-Louïs eſtant tombé dans la Mer, où il ſe noya dans cette entreprise, laiffa trois Freres, Jérôme, Ottobon, & Scipion.

336 MERCVRE

Jérôme eut la teste coupée contre la foy des Traitez. Ottobon, s'estant retiré en France où il commandoit une partie de l'Armée du Roy Henry II. fut tué en 1559. au Siege de Porto-Ercolé; & Scipion resté seul, se rendit auprès de ce mesme Prince, qui le fit Chevalier de son Ordre, & luy donna des Emplois proportionnez à son mérite & à sa naissance. Ce Scipion mourut à Moulins en 1597. & eut pour Fils François Comte de Fiesque, qui fut aussi Chevalier des Ordres

dres du Roy, & Pere de Charles-Leon Comte de Fiefque. Ce dernier épousa Dame Gillete d'Harcourt, & c'est de ce Mariage qu'est forté M^r le Comte de Fiefque, seul Heritier légitime, & l'Aîné de cette Maison, auquel par conséquent appartiennent tous les Etats marquez dans la Carte dont je vous parle.

M^r Amelot de Gournay, Maistre des Requestes, nommé dès le mois passé Ambassadeur de Vénise, se dispose pour partir. L'estime seule où

Fevrier 1682.

Ff

338 MERCVRE

il est dans le Conseil , & dans l'esprit des Ministres , l'a fait choisir pour cet important Employ. On le peut connoître puis qu'il n'a encore que vingt-sept ans , & qu'il faut au moins qu'un mérite distingué supplée au peu d'âge. Il est connu pour un Homme d'une sagesse extraordinaire, d'une vivacité surprenante dans la pénétration des Affaires, & d'une netteté admirable à les faire concevoir quand il les rapporte. Il est fort bien fait de sa personne, a la mine prévenante, & un

ton de voix agreable. Sa Maison, l'une des meilleures & des plus anciennes de la Robe, a produit un grand nombre de Magistrats, qui de Pere en Fils ont esté à la teste de plusieurs Cours Souveraines, tant par elles que par ses alliances. Pendant que M^r son Pere estoit Premier Président du Grand Conseil, M^r Amelot son Cousin-germain, l'estoit de la Cour des Aydes; comme M^r Nicolai & Briçonnet ses Beauxfreres l'estoient en mesme temps, l'un de la Chambre des

340 MERCURE

Comptes, & l'autre du Grand Conseil. Il y a encor aujourd'huy trois Maistres des Requestes de cette mesme Maison., M^r l'Abbé Amelot son Frere, est Aumônier du Roy, & Sa Majesté l'a gratifié depuis deux mois de l'Abbaye d'Evrœux, vacante par la démission de M^r l'Archevesque de Tours son Oncle. Madame la Comtesse de Vaubecourt est sa Sœur. Vous sçavez, Madame, que M^r le Comte de Vaubecourt, Gouverneur de Châlons, & Lieutenant General du Verdu-

GALANT. 341

nois , & Pais Messin , est Petit-fils de l'illustre Comte de Vaubecourt, Chevalier de l'Ordre , dont le nom sera toujours conservé dans nos Histoires. Sa valeur s'est signalée en mille rencontres; mais particulièrement par la prise de la Ville de Javarin, à la Porte de laquelle il alla luy-mesme attacher le Pertard, qui ayant fait ouverture , luy donna occasion d'entrer dans la Place, suivy de douze Hommes seulement. La bravoure avec laquelle il s'en rendit maistre ,

Ff iij

à fort peu d'exemples.

Quoy que l'on ne dût presque point douter de la Grossesse de Madame la Dauphine, on en a présentement une parfaite assurance. Cette Princesse ayant senty son Enfant, la Cour en a marqué tant de joye, qu'il m'est impossible de vous l'exprimer. Elle s'est répandue dans tout Paris, & on ne doit point douter que les Provinces ne la partagent bientôt. Chacun fait des vœux pour l'heureux succès de cette Grossesse; & les Dames Religieuses de

Nostre-Dame de Relay, de l'Ordre de Fontevraut, en Touraine, en ayant esté informées, Madame de la Grois leur Supérieure fit faire une Procession générale à l'Autel où la Vierge est particulièrement reverée en ce lieu-là. La Procession fut suivie d'une Neuvaine pour demander à Dieu son secours & ses bénédictions sur Madame la Dauphine. Sa Majesté doit aller passer une quinzaine à Saint Cloud incontinent apres Pâques. Ce Lieu est non seulement fort délicieux & ma-

gnifique; mais Son Altesse Royale en fait si bien les honneurs, que rien n'y manque pour les divertissemens & pour la commodité. Toute la Cour y est bien logée; & ce Prince se donnant la peine d'ordonner de tout, prend de si justes mesures, qu'il ne faut pas s'étonner si quand ces Illustres Hostes en sortent, ils trouvent toujours qu'ils n'y ont point assez demeuré.

On m'apprend la mort de M^{re} Pierre de Maupeou, Seigneur de Mouceau, d'Esury sur Seine en partie, & autres Lieux, Conseiller Honoraire en la Grand'

Chambre, & auparavant Président en la Cinquième Chambre des Enquestes. Il estoit Beupere de M^r de Pontchartrain, Premier Président du Parlement de Bretagne, & est mort subitement à S. Victor, où ils'estoit retiré.

Vous aurez le Mois prochain une ample Description du Jeu du Monde de M^r de Jaugeon. Je vous l'ay promise il y a déjà quelque temps, & je vous tiendray parole. Ce que je vous en diray fera pourtant beaucoup au dessous de l'utilité qu'on en peut tirer, & des beautez que ce Jeu présente à la veüe. Il paroist dans la Foire sous le nom de Tables sçavantes. On n'y avoit encor rien veu de si rare, ny de si digne d'occuper les Curieux. Le temps dont

346. MERCURE

les Ouvriers ont eu besoin pour achever cet Ouvrage, m'a fait insensiblement diférer quatre ou cinq mois à vous satisfaire sur cet Article.

M^r le Fèvre, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, a mis au jour un Livre nouveau dont on peut attendre de fort grands fruits. Il s'intitule, *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la Religion Prétendue Réformée*. Son utilité se fait connoître par là. Il traite en détail des principales Questions de Controverse, & les traite d'une manière à éclaircir tous les doutes. On le trouve chez le S^r Georges Angot, Ruë S. Jacques, au Lyon d'or. C'est le premier qu'il ait imprimé. Comme il est Neveu de M^r le Petit,

chez qui il a demeuré, il y a sujet de croire qu'il l'imitera dans les belles Impressions. Celle de ce Livre en est une marque.

Le Pere Menestrier Jesuite, nous a aussi donné un Traité nouveau, qui a pour titre, *Les diverses especes de Noblesse, & les manieres d'en dresser les Preuves*. Tout ce qu'il fait est si curieux, qu'on se peut promettre beaucoup de plaisir de cette lecture. Ce Livre se vend chez le S^r René Guignard, Rue S. Jacques, à S. Bazile; & chez le S^r Claude Blageart, Cour neuve du Palais, au Dauphin.

Vous devez estre contente touchant le *Remede Anglois pour la guérison des Fièvres*, puis que Monsieur de Blegny l'a publié par ordre du Roy. Ce qu'il en écrit est accompagné des

348 MER. GAL.

Observations de M^r Daquin Premier Medecin de Sa Majesté, sur la composition, les vertus, & l'usage de ce Remede.

Les Mémoires de l'Entrée de M^r l'Evesque de Meaux dans cette Ville de son Diocese, m'ont esté rendus si tard[!], que je suis forcé de remettre cet Article jusqu'au mois prochain, ainsi que celui de la Reception de M^r l'Abbé de Dangeau à l'Académie Françoise. Je suis, Madame, vostre &c.

A Paris ce 28. Fevrier 1682.

M^r Brunet, Avocat au Parlement de Provence, a fait la Duplication du Cube en cinq manieres, par le Cercle ou la Ligne droite, c'est à dire, la Résolution Géometrique du Problème proposé par M^r Comiers Prevost de Ternant, Professeur des Mathématiques à Paris. C'est un Traité que le S^r Blageart debitera dans fort peu de jours.

Österreichische Nationalbibliothek



55004702

